

Sola scriptura. Pertinence et impertinence d'un principe d'autorité

L'autorité des Écritures pour aujourd'hui (2/4)

Annick Vanderlinden et André Birmelé, Cindy Lüthi et Erwan Cloarec

* Annick Vanderlinden est docteure en philosophie des religions et théologie pratique des universités de Neuchâtel et de Strasbourg et actuellement aumônier UEPAL à l'Hôpital civil de Strasbourg. André Birmelé est professeur émérite de dogmatique de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg et spécialiste du dialogue œcuménique pour la Fédération luthérienne mondiale.

Au 16^e siècle, le principe du *Sola scriptura* est une provocation : appuyé sur l'adjectif *sola* et son sens exclusif, il signifie que l'Écriture est l'unique lieu au monde où l'Église peut avoir la certitude que le Dieu de Jésus-Christ parle – à l'exclusion d'autres lieux, qu'il s'agisse du siège de la papauté ou d'un cœur où Dieu déverserait directement sa Parole sans *media* aucuns.

Quelle est la fonction théologique de ce principe aujourd'hui ? Est-ce qu'il provoque encore – et si oui, comment ? Peut-on (ou même faut-il) redéfinir autrement la portée du *Sola* ? S'il est à comprendre dans un sens exclusif, qu'est-ce qu'il exclut ? Pour quoi (et pourquoi) pourrait-on ou devrait-on se fier à l'Écriture *seule* ? Son autorité tient et tombe-t-elle avec le *Sola*, ou se construit-elle autrement encore ? Quelle conception de Dieu, quelle conception de la vérité se cachent-elles derrière telle ou telle manière de comprendre ce principe ?

Ces questions sont à poser à frais nouveaux, sans doute, dans un contexte où tel chrétien juge que Dieu lui parle immédiatement dans chaque verset, alors qu'un autre assume le fait que l'Écriture ne

soutient pas plus qu'un autre texte sa quête de la vérité – tandis que l'exégète souligne de son côté que l'Écriture, si humaine, n'est pas univoque.

La thèse d'Annick Vanderlinden et André Birmelé * de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

I. Réflexions de théologie pratique

1. Aux grands principes de la Réforme président trois *Sola* : *Sola scriptura*, *Sola fide* et *Sola gratia*. L'affirmation de l'Écriture *seule* (*Sola scriptura*) ne peut se disjoindre de celle selon laquelle l'Écriture s'interprète d'elle-même (*Scriptura sui ipsius interpres*). Ainsi comprise, la Bible se présente comme le fondement, le critère et la référence dernière de ce qu'il convient de connaître de Dieu et de ses interactions avec les humains. Le canon biblique forme un ensemble clos qui comporte une pluralité de livres aux perspectives multiples ayant chacun leur histoire rédactionnelle, leurs auteurs et destinataires, leurs contextes d'énonciation, leurs



« Et c'est pour ça qu'on poursuit le dialogue ! » (le débat)

Introduction

Samuel Amédéo. Nous avons choisi cette année d'approfondir le thème de l'an dernier. J'avais dit que nous avions été très sages dans les échanges et peut-être que cette année, ayant repéré les points, les nœuds ... on va pouvoir décider s'il faut les trancher, les dénouer ou les discuter ? ... Quand Jacques Ellul entame sa critique théologique de la morale en 1964 dans son livre *Le vouloir et le faire*, son introduction commence par ces mots :

« L'explication doit se faire à visage découvert. J'avouerai donc que dans cette étude et cette recherche, le critère de ma pensée est la révélation biblique ; le contenu de ma pensée est la révélation biblique ; le point de départ m'est fourni par la révélation biblique ; la méthode est la dialectique selon laquelle nous est faite la révélation

biblique ; et l'objet est la recherche de la signification de la révélation biblique sur l'Éthique » (1)

On se lamente souvent de l'opposition stérile des libéraux et des évangéliques ... je me demande si on a bien raison. J'ai été très intéressé par le petit opuscule d'Adrien Candiard sur le fanatisme (2), qui s'insurge contre la pseudo-sagesse et la vraie pensée molle qui consisterait à chercher la *via* médiane. La vertu se tiendrait au milieu (ni trop à droite ni trop à gauche), la victoire serait donc au centre ... Un chrétien modéré serait modérément chrétien. Alors que penser de Luther, des Camisards, des habitants du plateau du Chambon, de Jean Weidner (3), de Martin Luther King ou autres ? La foi reléguée dans l'intériorisation s'interdirait toute pensée trop angulaire, trop prégnante dans l'espace public. Je crois, j'espère au contraire à la vertu de la rencontre. J'espère les libéraux suffisamment libéraux pour quitter leur esprit de jugement et enfin accepter qu'on ne pense pas comme eux. J'espère les évangéliques suffisamment convaincus de l'autorité du Christ sur leurs vies pour qu'ils ne laissent pas leur amour de la vérité prendre le dessus sur la vérité de leur amour. J'attends et j'espère une fraternité réelle qui traverse en confiance

(1) Jacques Ellul, *Le vouloir et le faire, Une critique théologique de la morale*, Labor et Fides 2013 (1964), p.19.

(2) Adrien Candiard, *Du fanatisme, Quand la religion est malade*, Cerf 2020.

(3) Chef d'entreprise néerlandais à Lyon pendant l'Occupation, Jean Weidner (1912-1994) est l'un des initiateurs et organisateurs du réseau Dutch-Paris d'exfiltration de Juifs et autres personnes menacées vers la Suisse. L'un des bâtiments du campus adventiste de Collonges porte son nom.

présupposés et intentions, leurs enjeux théologiques ainsi que leurs interpellations sociales, politiques ou même économiques.

2. Au 16^e siècle, l'exclusivité instaurée par le terme *Sola* (de l'expression *Sola scriptura*) tend à disqualifier toute forme d'autorité ecclésiale, institutionnelle, traditionnelle ou magistérielle qui s'instaurerait comme un médiateur nécessaire à la connaissance de Dieu, à la révélation de sa Parole, à la proclamation de sa vérité ou encore au déchiffrement de ses manifestations dans l'histoire. La Réforme l'affirme avec force : ce sont les Églises et communautés chrétiennes qui procèdent de l'Écriture, et non l'inverse.

3. Pour autant, les protestantismes issus de la Réforme n'érigent pas la Bible en texte de lois religieuses destinées à concurrencer voire à supplanter celles des autorités séculières et laïques. Le caractère normatif du corpus biblique concerne non la vie civile, collective ou citoyenne, mais ce qui nous est donné à connaître de Dieu, de sa Parole et de sa vérité, telles que les présentent les auteurs du Premier Testament ainsi que les témoins (directs et indirects) des paroles et des actes de Jésus compris comme Christ dans le Second Testament.

4. Installer un ensemble textuel clos en position d'origine et de référence dernière pose la question de sa (ses) lecture(s) et de son (ses) interprétation(s) : quels regards portons-nous sur la pluralité des écrits bibliques, sur leur constitution et leur histoire, leurs traductions et leur polysémie,

la multiplicité des approches du divin qui y sont présentées ? La distance historique et culturelle qui nous sépare de ces textes (qui relèvent du passé), ainsi que de leurs contextes d'émergence et de rédaction, nous placent face à une altérité (pour ne pas dire une étrangeté) qu'il convient de préserver pour conserver ce caractère *autre*, extérieur, résolument transcendant, de ce qui y est transmis, à savoir une parole qui suscite la vie.

5. Cette mise à distance qu'instaure le texte biblique se voit renforcée par les nombreux intermédiaires (*media*, médiatisations et médiations) à l'œuvre dans les écrits qui donnent à entendre la Parole de Dieu qui s'y dessine en filigrane. Comme toute relation, celle qui unit l'être humain à Dieu ne peut faire l'impasse du langage et de ses symbolisations, de ses jeux et de ses métaphores, de ses ambiguïtés et de ses malentendus, de ses incompréhensions (d'autant que les textes, écrits en hébreu et en grec, comportent des références culturelles éloignées des nôtres). Ces éléments médiés relatifs au langage et à l'écriture introduisent un hiatus, une brèche, qui rendent impossible toute coïncidence, tout rapport immédiat ou naturel à Dieu (les textes ne renvoient en effet qu'indirectement à Dieu et à sa Parole).

6. Ensemble clos et passé, la Bible n'en garde pas moins un pouvoir d'interpellation (à travers la « justification par la foi » dira Luther, ou par le « témoignage intérieur du Saint-Esprit » pour Calvin) : chacune, chacun est invité à entendre dans les textes bibliques une Parole qui l'invite à

Les protestantismes issus de la Réforme n'érigent pas la Bible en texte de lois religieuses destinées à concurrencer voire à supplanter celles des autorités séculières et laïques. Le caractère normatif du corpus biblique concerne non la vie civile, collective ou citoyenne, mais ce qui nous est donné à connaître de Dieu, de sa Parole et de sa vérité.

(4) Grasset, 2018, p.10.

« La foi reléguée dans l'intériorisation s'interdirait toute pensée trop angulaire, trop prégnante dans l'espace public. »



la conflictualité inhérente à toute discussion véritable. Pour sortir de l'opposition stérile parce que spéculaire, pour en finir avec la répétition du même et du semblable, pour être libérés du jeu du rapport de force compétitif, de l'intérêt calculé qui fait le monde, pour sortir de la peur qui se dévoile dans la volonté d'assimiler, de convaincre ou de séduire, pour créer l'écart nécessaire à l'advenue de l'autre ... le salut ne peut venir que d'une Rencontre, à la fois inattendue et imprévisible, même quand nous essayons de l'organiser. Dans l'instant du face à face où l'on se dévisage. Dans l'affrontement voire la violence, le périlleux, le risqué de l'ébranlement réciproque. Dans l'apaisement enfin de l'intime partagé. Pour sortir de l'enlèvement de soi sur soi qui correspond de fait à une paralysie, qui représente pour moi la véritable figure du péché, il y faut l'ébranlement d'une rencontre.

Je terminerai par ces quelques mots de François Jullien dans un petit livre qui s'appelle *Si près, tout autre, De l'écart et de la rencontre* :

« Chercher de l'autre non pas dans ce qui s'annonce à l'antipode, dans le rôle du contraire, qui déjà est complémentaire. Mais plutôt en ouvrant un écart au

sein de ce qu'on croirait semblable, le plus à proximité, apparemment le plus apparenté : pour y sonder ce qui s'y fissurerait secrètement d'un autre possible. (...) Seul l'écart est exploratoire, seul il est libérateur, en dissociant du nouveau » (4).

Alors frères et sœurs, chers amis : écartons-nous des sentiers battus pour risquer l'ébranlement d'une rencontre. Ébranlons-nous les uns les autres !

Madeleine Wieger. Sans transition, nous allons entrer dans le premier des trois débats qui sont prévus pour ces deux journées des Rendez-vous de la pensée protestante. Nous avons choisi cette année d'aborder trois thématiques différentes qui seront élaborées, déployées chacune par deux binômes issus de deux de nos facultés de théologie francophone. Le premier thème qui sera abordé ce matin est le *Sola scriptura*.

Les thèses qui vont être défendues et débattues ce matin ne seront pas relues *in extenso*. Chaque binôme va en donner une brève présentation. Le débat va se dérouler en trois temps. Les représentants de la Faculté de Vaux vont présenter leurs thèses en premier. Après

La question du sens se formule dans l'horizon d'un inaccessible : extérieur, autre, étranger, incompréhensible, troué, manquant voire manqué (manque à dire), remplis de malentendus ou de non-entendus, de difficultés, de complexités, d'ambiguïtés et d'ambivalences, le sens du texte et son monde nous échappent, de la même manière que nous nous échappons à nous-mêmes et aux autres.

répondre à l'appel perçu par un positionnement personnel (« *Me voici* »), au travers d'une parole subjective et singulière. Cette interpellation est soutenue par l'extériorité dont les textes bibliques témoignent, extériorité qui peut se lire comme un signe de la transcendance qui y est à l'œuvre. Les difficultés du texte, ses aspérités, voire ses obscurités tendent à maintenir cette extériorité et cette distance afin d'ouvrir un espace interprétatif aux confins infinis, qui se méfie des simplifications, et qui vient interroger nos évidences sommaires et nos idéalizations imaginaires.

7. De même que nous demeurons dans une certaine forme d'opacité vis à vis de nous-mêmes, les textes bibliques traduisent une énigme qui résiste à l'ensemble de nos compréhensions et de nos interprétations. Ce faisant, ils inscrivent la question du sens dans un au-delà de notre pensée, de nos perceptions, de nos sensations et émotions. La question du sens se formule dans l'horizon d'un inaccessible : extérieur, autre, étranger, incompréhensible, troué, manquant voire manqué (manque à dire), remplis de malentendus ou de non-entendus, de difficultés, de complexités, d'ambiguïtés et d'ambivalences, le sens du texte et son monde nous échappent, de la même manière que nous nous échappons à nous-mêmes et aux autres.

8. Que peut signifier l'*Écriture seule* (*Sola scriptura*) aujourd'hui, alors que diverses disciplines sont venues l'éclairer de perspectives nouvelles aux méthodologies variées ? Pensons aux nombreuses découvertes archéologiques, aux hypothèses historiques, aux analyses critiques, littéraires,

linguistiques ou encore sémiotiques, aux lectures anthropologiques, sociologiques, philosophiques, psychanalytiques, politiques, féministes, inter-culturelles, etc. qui mettent en lumière les textes bibliques à partir d'autres angles de vues, qui les font résonner à d'autres diapasons. De même que l'établissement des textes bibliques n'a pu faire abstraction des biais propres à son époque, de même nous ne pouvons faire abstraction des nôtres ; une (re)mise en contexte s'avère nécessaire pour que nous puissions entendre les textes bibliques et nous en approprier la Parole, afin de nous mettre à l'écoute de ce qu'elle signifie pour nous et d'entrer en dialogue avec d'autres compréhensions.

9. Quels seraient aujourd'hui l'un ou l'autre enjeu du *Sola scriptura* ?

a) La référence à un corpus de textes défini s'avère-t-elle suffisante dans notre société multiculturelle et pluri-religieuse, à une époque individualiste où chacun se bricole ses croyances en puisant à diverses sources et traditions, le plus souvent non chrétiennes ? Le retour à l'*Écriture seule* permet d'affirmer un point d'origine (fût-il mythique), une référence commune qui ouvre à des langages, à une parole sur une existence aux multiples expériences, aux interprétations diverses. *Sola scriptura* tente de traduire dans notre monde, dans notre immanence, une forme d'altérité et de transcendance, d'extériorité à nous-mêmes, dans un dialogue incessant et toujours à recommencer.

b) Compris au sens d'*unique*, l'adjectif *sola* se donne à entendre comme un élément nécessaire à l'ouverture d'une forme de subjectivité particulière, capable

quoi le binôme strasbourgeois réagira et il y aura un bref débat. Et puis on fera la même chose dans l'autre sens. Et dans un troisième temps, on donnera la parole au public.

Cindy Lüthi parle de la thèse écrite avec Erwan Cloarec

Cindy Lüthi. C'est un grand privilège pour nous d'être ici parmi vous et nous voulons pouvoir passer ce moment devant le Seigneur avec reconnaissance. Par ces petites minutes de prise de parole, nous désirons avec Erwan Cloarec vous présenter ce matin quelques pistes de réflexion pour réfléchir à ce qu'est ce principe d'autorité du *Sola scriptura* et à ce qu'il n'est pas. Et cela à partir d'un « point de vue de la théologie et de la réalité des Églises évangéliques ».

Notre thèse réaffirme d'abord le lien évident et indispensable du *Sola scriptura* avec les 4 autres *Sola*. Les *Sola* prennent « sens et vie dans l'ordre classiquement énoncé : Dieu sauve l'homme par sa seule grâce, au moyen de la foi seule, en Christ seul ; salut communi-

qué dans l'*Écriture pour la gloire de Dieu seul* ». Ces 5 *Sola* ne fonctionnent pas seuls et il est important de s'en rappeler : « Une logique d'énonciation positive les tenait ensemble, au risque sinon d'un appauvrissement du message et d'une réduction de chaque principe ». Le *Sola scriptura* « pris seul, peut faire courir le risque de faire perdre au croyant, 'protestant', le sens de la grâce, de l'Église et de l'autorité de Dieu ». Aussi, « au 16^e siècle, l'objectif premier de l'énoncé du principe du 'Sola scriptura' était de rendre l'*Écriture* entre les mains du peuple » d'une manière littéraire : littéralement. La « médiation du magistère et la confiscation du texte en latin, les surcouches d'interprétation théologique supposées savantes » (je fais ici référence à la raison) et « l'ensemble des enseignements qui s'étaient ajoutés de manière trompeuse au message du salut au point de le dénaturer » (et nous pensons à la tradition) ... « il fallait contre toutes ces errances, réaffirmer un retour aux sources », affronter l'*Écriture seule*.

Alors la question qui se pose est : « Qu'en est-il pour nous aujourd'hui ? ». « Pour y répondre », nous avons rappelé « quelques fondements herméneutiques » qui façonnent notre théologie évangélique :

« Le 'Sola scriptura' pris seul, peut faire courir le risque de faire perdre au croyant, 'protestant', le sens de la grâce, de l'Église et de l'autorité de Dieu ». »

de créer du collectif, de regrouper sous une référence commune des singularités et des différences multiples, qui font le constat de ne pouvoir contenir seules l'ensemble des lectures et des interprétations. Renoncer à l'exhaustivité d'une vérité qu'on détiendrait en soi, n'empêche nullement que cette vérité, même partielle, fragmentaire, imparfaite et faillible, peut être vraie pour moi. À partir de cet aveu, chacun peut trouver, dans cet ensemble hétéroclite et hétérogène, une place singulière et non définitivement fixée (ce dont témoignent la pluralité des témoignages bibliques).

c) Si l'adjectif *sola* s'entend au sens d'*exclusif* (séparé des autres), nous pouvons nous poser la question : à l'exclusion de quoi ? Peut-être d'une séduction de formes de communication plus directement accessibles (qui privilégient la forme au détriment du fond), d'une immédiateté factice et d'une transparence illusoire, d'une prépondérance émotionnelle sur une certaine rationalité, d'une absence paradoxale de distance critique, d'une tentation de nier les nombreuses médiations à l'œuvre dans les Écritures, que celles-là soient d'ordre historique, culturel, rédactionnel ou autres. L'affirmation du *Sola scriptura* vient interroger notre rapport à l'écrit, alors que notre époque tend à privilégier le visuel, le directement accessible, le *tout voir* et *tout de suite*. Ce faisant, elle vient peut-être instaurer une forme de frustration (de castration ?) qui nous amène à renoncer à une sorte de toute-puissance du regard et du savoir, et à faire le deuil de l'exhaustivité. Ce qui précède nous amène à faire aveu d'humilité, parce que toute lecture et toute interprétation demeurent nécessairement partielles, partiales et tributaires de notre époque.

II. Compléments de théologie systématique et enjeux pour le dialogue

10. Le *sola scriptura* et la tradition

La thèse 1 rappelle l'introduction du *Sola scriptura* par la Réforme du 16^e siècle. Son intention est triple :

- a) C'est par l'Écriture Sainte, et seulement par elle, que nous avons accès à l'Évangile auquel elle rend témoignage.
- b) L'Écriture est suffisante. Tout rajout, et en particulier les dogmes et autres compléments dont l'Église de l'époque affirmait le caractère indispensable au salut, est à rejeter.
- c) L'Écriture est son propre interprète. Aucune interprétation ultérieure ne saurait être définitivement normative. S'interprétant elle-même, même ses passages les plus obscurs obtiennent leur sens à la lumière d'autres passages de l'Écriture.

La Réforme s'oppose à l'Église romaine qui promulguait des dogmes et des règles disciplinaires que les réformateurs considéraient comme non-conformes à l'Écriture mais que Rome considérait comme une interprétation légitime au vu de la tradition de l'Église à travers les siècles. La réception de l'Écriture devait être complétée par cette tradition. La Réforme *disqualifie* pareille autorité de l'Église (thèse 2).

Se pose ici la question de l'autorité de l'histoire de l'Église après la fixation du canon. Ce dernier n'est-il pas lui-même une donnée de la tradition

L'affirmation du *Sola scriptura* vient interroger notre rapport à l'écrit, alors que notre époque tend à privilégier le visuel, le directement accessible, le tout voir et tout de suite. Ce faisant, elle vient peut-être instaurer une forme de frustration (de castration ?) qui nous amène à renoncer à une sorte de toute-puissance du regard et du savoir, et à faire le deuil de l'exhaustivité.

« Et nous avons à reconnaître (...) que ces difficultés « viennent de nos propres limites » car nous estimons que « Dieu ne se trompe pas » parce qu'il « ne nous trompe pas ». »



« Nous proposons que l'autorité attribuée à l'Écriture soit communiquée par un lien de transmissibilité venant de l'autorité du Dieu tri-Un. De ce fait, l'autorité de l'Écriture procède de l'autorité de Dieu. Plus précisément, l'autorité scripturaire est l'autorité de Jésus-Christ ».

D'autre part,

« l'illumination et le témoignage intérieur du Saint-Esprit ne font donc pas advenir la Parole de Dieu (ce qu'elle ne serait pas en elle-même) mais nous permet de la reconnaître en tant que telle. L'Écriture est donc, dans une perspective évangélique, la Parole de Dieu. Elle ne la contient pas seulement, elle ne la devient pas, mais elle est Parole de Dieu et cela indépendamment du fait que nous la recevions ou non.

Cette autorité scripturaire (autorité divine) ainsi comprise, nous conduit à reconnaître la Bible comme étant parfaitement fiable ».

Les caractères de l'inaffabilité, de l'inerrance de l'Écriture « demeurent donc de rigueur » même s'il y a (et certes on le reconnaît) « des difficultés que nous peinons à résoudre ». Et nous avons à reconnaître en toute humilité que ces difficultés « viennent de nos propres

limites » car nous estimons que « Dieu ne se trompe pas » parce qu'il « ne nous trompe pas ».

Nous avons présenté les conséquences de l'autorité scripturaire dans le cadre du *Sola scriptura* avec trois principes.

D'abord le **principe de souveraineté**. Nous pensons que « la portée du '*Sola scriptura*' demeure inéluctablement pertinente » lorsqu'elle « est comprise et interprétée à la lumière de la formule latine '*Suprema scriptura*' » (c'est à dire : *L'Écriture avant tout*) : « Cette formule soutient un principe de hiérarchie qui ordonne et qui place la Bible au dessus de tout autre lieu d'autorité ». Ce principe de souveraineté, première conséquence des Écritures, du *Sola scriptura* que nous avons mis en avant, est lié à un principe d'inclusion.

Principe d'inclusion : notre proposition est « qu'il est bon de ne pas réduire ce que Dieu dit à l'Écriture seule ». Et oui ! Dieu (on le sait) « parle tantôt d'une manière, tantôt d'une autre ». Cela réjouit nos cœurs ... Et donc « ce que Dieu dit ou révèle n'est pas exclusif à l'Écriture ». Les « autres lieux d'autorité (sciences,

Pris pour lui-même, le *Sola scriptura* ne saurait suffire. S'en contenter serait faire du texte biblique une idéologie, un ensemble de préceptes religieux d'une validité éternelle sans lien avec le contexte historique de son époque et relu aujourd'hui d'une manière littéraliste.

primitive ? Sa fixation est l'œuvre de l'Esprit Saint et de l'Église des premiers siècles. Se pose aussi la question de l'autorité que les familles marquées par la Réforme donnent par exemple aux symboles des premiers siècles (Nicée, Athanase, Constantinople ...) voire aux confessions de foi du 16^e siècle qui sont pour beaucoup des références incontournables ? Quel est le critère permettant de les considérer comme des interprétations authentiques du témoignage biblique ?

11. Le *Sola scriptura* est-il suffisant ?

Pris pour lui-même, le *Sola scriptura* ne saurait suffire. S'en contenter serait faire du texte biblique une idéologie, un ensemble de préceptes religieux d'une validité éternelle sans lien avec le contexte historique de son époque et relu aujourd'hui d'une manière littéraliste. Les thèses 3, 4 et 8 soulignent la nécessité de l'interprétation qui donne tout son sens au *Sola scriptura*.

La nécessité de l'interprétation pose la question du critère. De nombreuses lectures de textes bibliques ont marqué l'histoire et sont aujourd'hui proposées. Y a-t-il des limites dans les possibilités de lecture ?

La pluralité des écrits bibliques interdit-elle de parler d'une unité ? Indique-t-elle au contraire une même vérité dernière *extérieure* (thèse 2), une unité dont tous les textes bibliques veulent témoigner dans leur diversité ? Cette diversité n'exprime-t-elle pas l'impossibilité de saisir la vérité dernière dans des formulations humaines ?

12. Le *Sola scriptura* et la Parole de Dieu

Les thèses 3 à 6 et aussi 9 distinguent clairement le témoignage scripturaire (couramment appelé parole de Dieu avec un p minuscule) de la Parole de Dieu (P majuscule) qui suscite la vie (en particulier thèse 5).

Cette distinction est refusée par des courants se réclamant du protestantisme.

Elle est affirmée tant au 16^e siècle qu'ultérieurement dans les familles historiques de la Réforme. Par l'Esprit Saint, le texte saisit le lecteur/auditeur et le fait entrer dans l'événement de la Parole (Luther, Calvin et bien d'autres). À ce dernier de recevoir la Parole dans la foi. Cette démarche est d'un autre ordre que les différentes clés d'interprétation évoquées, même si le non-croyant l'y assimile. Pareille compréhension se base sur le *Sola scriptura*, le dépasse et lui donne ainsi son sens dernier.

Cette option soulève différentes questions :

Peut-on ainsi distinguer cette démarche de toutes les autres ? Est-elle d'un autre ordre que les autres interprétations des textes bibliques ? Cette question est centrale pour l'identité des Églises de la Réforme qui, dès le 16^e siècle, s'ouvrent à l'exégèse et aux lectures des Écritures les plus diverses en mettant sur un autre plan l'interprétation à la lumière de « *ce qui porte Christ et conduit à Christ* » (Luther).

Le *Sola scriptura* a-t-il une fonction exclusive pour accéder à la Parole de Dieu ? Y aurait-il d'autres lieux où Dieu parle ? Il est indéniable que Dieu

tradition, production de la raison) ont toute leur place mais doivent toujours rester sous l'autorité ultime de l'Écriture ».

Finalement, le *Sola scriptura* est maintenu par le **principe d'objectivité** qu'il porte

« même quand les cœurs voilés ne peuvent le reconnaître. *L'Écriture avant tout* est là pour être « *un moyen de l'action de Dieu en nous et à travers nous – ce qui inclut mais dépasse de beaucoup la simple transmission d'informations* » (5). Nous accordons donc le droit à l'Écriture de venir nous travailler »,

nous sonder et « *nous questionner, nous bousculer* » par rapport « *à tous nos pré-supposés* », qu'ils soient « *culturels ou idéaux* ». L'Église ainsi « *fondée sur l'Écriture* » (et non pas le contraire) « *se trouve être continuellement sondée afin d'atteindre l'objectif de notre Seigneur Jésus-Christ pour nos vies* ». Il y a là tout un plan extraordinaire, merveilleux dans lequel l'amour, la grâce, la compassion, la présence de Dieu sont les éléments essentiels : « *L'Écriture seule, Parole de Dieu* », place donc effectivement « *le lecteur devant la présence actuelle de Dieu* ». Une présence « *où Dieu parle à son*

Église », « *où Dieu nous parle* », où Dieu « *me parle, et cela est une extraordinaire grâce* ».

Pour résumer en une minute la position que nous vous présentons ce matin, nous allons remettre en exergue les points fondamentaux.

D'abord, il est primordial que le *Sola scriptura* ne soit pas dissocié des quatre autres *Sola* et de se rappeler les motivations des Réformateurs.

Ensuite, nous entendons le *Sola scriptura* « *non comme un principe d'exclusion, mais comme un principe d'inclusion. Un principe qui intègre, ordonne et donne vie à l'ensemble des lieux d'autorité que le Dieu créateur a suscité* ». Mais cela à condition que ces autres lieux d'autorité demeurent toujours « *jugés et interprétés par la suprême autorité des Écritures, révélation ultime du Dieu de Jésus-Christ* ».

Finalement, et c'est ma dernière parole : objectivement, le *Sola scriptura* nous rappelle que la Parole de Dieu vient travailler nos vies. Dieu parle, nous parle et cela est un cadeau qui ne sera jamais assez réalisé.

(5) Citation de N.T. Wright. Voir note 1, p.73.

« L'Église ainsi « fondée sur l'Écriture » (et non pas le contraire) « se trouve être continuellement sondée afin d'atteindre l'objectif de notre Seigneur Jésus-Christ pour nos vies ». »

s'adresse aux humains de maintes manières dans les événements de la vie. Se pose la question du critère permettant d'y discerner la Parole de Dieu. La conviction que Dieu parle dans une situation particulière relativiserait-elle le *Sola scriptura* ? Aurait-elle un autre fondement que le fait que nous découvrons que pareille perception de la parole est en conformité avec le témoignage biblique, ce qui rend tout son sens au *Sola scriptura* ?

Plus délicate est la question dans le dialogue avec d'autres religions. Y aurait-il un chemin de salut hors du *Sola scriptura* ? La problématique divise. Les uns refusant pareille option en se référant à Actes 4,12 (option réaffirmée par la Réforme), les autres refusant l'idée d'un salut donné exclusivement en Christ.

13. Au-delà du *Sola scriptura*

Le *Sola scriptura* appelle son dépassement. Enfermer le *Sola scriptura* sur lui-même le rendrait stérile et conduirait à faire des Écritures une idéologie. Son but est d'ouvrir l'humain et la communauté des croyants, l'Église, à une relation vivante avec Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit.

Le Nouveau Testament témoigne du moment particulier de l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ. Le Dieu dont l'Ancien Testament interdit toute représentation en évitant même de prononcer son nom, se rend accessible. L'Écriture en témoigne et c'est bien pour cette raison que le *Sola scriptura* est indispensable.

Il est cependant avant-dernier et obtient son véritable sens en s'effaçant au profit d'une relation

vivante entre les humains et Dieu, une relation appelée la foi. Nous ne croyons pas des dogmes mais en Dieu et cette foi en un Dieu personne trouve, en second lieu, sa traduction dans des formulations (aussi dogmatiques) pour lesquelles le *Sola scriptura* demeure la référence.

Cette approche conduit à des questions majeures de la théologie dont la dernière n'est rien d'autre que notre conception et compréhension de Dieu. (thèses 2, 5 et 7).

Dieu, amour et vérité (cf. le corpus johannique) ne demande-t-il pas à être distingué de toute vision métaphysique de Dieu courante dans de nombreuses approches philosophiques et aussi théologiques ? La vérité dernière est une personne et non une doctrine. Le *Sola scriptura* est un moyen nous ouvrant à cette réalité divine.

Nous reprenons en conclusion le propos déjà mentionné dans le texte d'André Birmelé de l'année dernière (1). Pour expliquer à ses étudiants la distinction entre Parole de Dieu et Écriture Sainte, Ernst Käsemann (1906-1998), théologien et professeur d'exégèse à Tübingen, utilisait l'image du billet doux que deux amoureux, momentanément éloignés l'un de l'autre, échangent. Le billet contient et transmet l'intégralité de l'amour liant ces deux personnes, il est essentiel et précieux. Il a autorité. Il ne saurait cependant être confondu avec l'amour qu'il véhicule. Il renvoie à une dimension qui va au-delà de cet écrit, à l'amour qui dépasse toute missive mais qui, dans le cas concret, ne saurait se passer de ce témoignage écrit. N'est-ce pas là le sens dernier du *Sola scriptura* ?

Nous ne croyons pas des dogmes mais en Dieu et cette foi en un Dieu personne trouve, en second lieu, sa traduction dans des formulations (aussi dogmatiques) pour lesquelles le *Sola scriptura* demeure la référence.

(1) Voir [L'autorité des Écritures pour aujourd'hui \(3/4\) : Enjeux et perspectives, Foi&Vie 2022/1 pp.54 et 60.](#)

« Je ne crois pas 'en' la Bible, je crois en Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. Et c'est la raison pour laquelle, ayant dit cela, je crois aussi les affirmations de la Bible. »

Discussion

Madeleine Wieger. Merci beaucoup pour cette présentation tout à fait complète de vos thèses. Je laisse la parole à notre binôme strasbourgeois qui est invité à présenter une première réaction.

André Birmelé. Je voudrais vous dire dans un premier temps mon profond accord avec votre conclusion, votre principe d'objectivité. Je trouve que c'est très important qu'on parte de ce consensus : il ne faut pas diviniser l'Écriture,

« ce serait de la biblologie. Elle est l'instrument choisi par Dieu afin qu'à la lecture et à l'étude de sa Parole se produise la rencontre avec la puissance de l'action du Saint-Esprit dans le but bienveillant de transformer nos vies. Ce principe d'objectivité nous ouvre avec assurance un lien direct avec Dieu, un dialogue où Dieu parle à son Église, un dialogue où Dieu nous parle, me parle et cela est une extraordinaire grâce ».

Je signe des quatre mains ! Je n'ai vraiment pas autre chose à dire ... Peut-être que les chemins qui nous

conduisent à cela ne sont pas les mêmes ? Je ne crois pas *en* la Bible, je crois en Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. Et c'est la raison pour laquelle, ayant dit cela, je crois aussi les affirmations de la Bible. Mais il y a une distinction majeure entre croire *en quelque chose* (je crois en une personne) et croire *quelque chose*, ce qui relève des contenus objectifs. Ma foi en quelqu'un, je ne peux la formuler, je ne peux la dire en ce monde qu'avec des formulations objectives et en ce sens bibliques.

Je crois qu'il est important d'insister sur cette affaire de croire *en* Dieu, qui est un Dieu vivant. On ne va pas maintenant parler des qualités de Dieu, qui est surtout un Dieu de la sagesse. Et la sagesse signifie que je suis prêt à changer d'avis, que je suis prêt à entendre ce que les autres me disent. Autrement, je ne vois pas le sens de la prière : si Dieu sait de toute façon tout ce que j'ai à lui dire, alors qu'il consulte *Google* ou son ordinateur ... et puis je n'ai pas besoin de parler ! Moi, je me bats avec Dieu dans la prière et Dieu change le cas échéant d'avis. Je crois que c'est ça, la grandeur de Dieu : c'est en cela qu'il est sage, c'est en cela qu'il est tout-puissant. Il y a toute une problématique de la toute-puissance de Dieu qui se pose ici.



* Cindy Lüthi est étudiante en master recherche à la Faculté de Vaux et également pasteure et enseignante dans les Assemblées de Dieu. Erwan Cloarec est pasteur de l'Église baptiste de Lyon et étudiant en master-recherche à Vaux, directeur de la formation professionnelle continue de la Fédération baptiste et directeur de l'école pastorale de Massy. Un an après ce débat, il a été élu président du CNEF (Conseil national des évangéliques de France) le 7 juin 2022.

Autrement dit, en protestantisme, aucun magistère, aucune instance, quelle qu'elle soit, ne peut dire quelle est la bonne ou la mauvaise lecture des Écritures ... En dernière instance en tout cas !

Le bâtiment de la faculté (avec l'aula où a eu lieu le débat le samedi 26 juin 2021) sur le Campus adventiste de Collonges (photo Campus adventiste).



La thèse de Cindy Lüthi et Erwan Cloarec * de la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine

Héritage commun des Églises issues de la Réforme, ce principe du *Sola scriptura* demeure aujourd'hui un mot d'ordre de nos communautés protestantes, qu'elles soient luthériennes, réformées, évangéliques ou pentecôtistes. Par ce principe, nous entendons ensemble le fait que la Bible demeure l'unique source et l'unique critère de la théologie et de la vie de l'Église. Autrement dit, en protestantisme, aucun magistère, aucune instance, quelle qu'elle soit, ne peut dire quelle est la bonne ou la mauvaise lecture des Écritures ... En dernière instance en tout cas ! Car, dans nos Églises, beaucoup d'instances agissent en réalité pour aider les croyants à interpréter le texte, le lire : instances académiques, synodes, confessions de foi, catéchismes, ministères de la Parole, etc. Dès lors, comment comprendre la manière dont ces différents lieux d'autorité s'articulent et vivent en protestantisme aujourd'hui ? Leurs manières d'interagir et de s'ordonner sont-elles les mêmes qu'aux origines de la Réforme ? En résumé : qu'est-ce que ce principe d'autorité du *Sola scriptura* est, et qu'est-ce qu'il n'est pas, dans l'histoire et pour nos Églises du 21^e siècle ? Qu'est-ce qu'il exclut, et qu'est-ce qu'il n'exclut pas, ou plus ? Nous parlerons dans les lignes qui suivent du point de vue de la théologie et de la réalité des Églises évangéliques.

Ma deuxième remarque concernant vos thèses (et c'est là que vous allez trouver la différence) : vous avez souligné encore dans votre introduction que la Bible ne *devient* pas Parole de Dieu mais qu'elle *est* Parole de Dieu. Moi, je dirais évidemment que la Bible *devient* Parole de Dieu par l'action de l'Esprit saint et je me méfie de tous ceux qui m'affirment que la Bible est en tant que telle, dans sa lettre, Parole de Dieu. Je crois que vous êtes dans votre texte beaucoup plus prudents, vous dites quand même qu'il y a lieu d'interpréter.

Il y a tout simplement des affirmations bibliques que je considère aujourd'hui comme fausses car ne correspondant pas à la Parole de Dieu ici, aujourd'hui, maintenant. On ne va pas rentrer maintenant dans les questions concernant le début, la fin de la vie, la sexualité ... on sait combien ce sont des questions clivantes. J'ai encore été frappé hier matin : c'est la lecture continue dans nos Églises et nous lisons en ce moment le livre des Actes. Nous avons lu le discours de Paul à Antioche de Pisidie, où il dit que c'était la volonté de Dieu qu'Israël exterme sept nations dans le pays de Canaan pour faire place au peuple d'Israël (6). Donc l'extermination relèverait de la Parole de Dieu, serait Parole de Dieu ... Je ne peux

pas ! L'extermination des peuples est pour moi totalement contraire à la volonté de Dieu telle que je la perçois aujourd'hui.

Prenez un autre exemple : la question de l'esclavage. Paul dit le plus normalement du monde : « *Esclaves, soyez soumis à vos maîtres* » (7). Et quand il écrit à Philémon, il lui dit : « *Écoute, Onésime est ton esclave, qu'il le demeure ! ... Ça n'est pas un problème. Mais traite-le quand même d'une manière un peu différente parce que c'est quand même un de nos frères ...* ». Dieu serait-il pour l'esclavage ?

Vous pourriez maintenant multiplier les choses : vous êtes peut-être pour la polygamie telle qu'elle est dans l'Ancien Testament ? Peut-être que la Parole de Dieu aujourd'hui est d'un autre type ? C'est la raison pour laquelle il y a un besoin urgent d'interpréter les textes bibliques ! Et quel va être le critère de l'interprétation des textes bibliques ? Ce sera (et là on se retrouve) le *Solus Christus*, Christ seul, le salut en Christ seul. Même si j'ai un peu tiqué en lisant et en réentendant tout à l'heure de votre part que c'est l'Écriture qui communique le salut ... L'Écriture rend témoignage au salut et il faudra peut-être que l'on discute de ce point-là.

(6) Actes 13,19 : « *Ensuite, il [le Dieu du peuple d'Israël] extermina sept populations dans le pays de Canaan et il remit à son peuple leur territoire en héritage* ».
(7) Éphésiens 6,5 : « *Vous les esclaves, obéissez à vos maîtres d'ici-bas humblement, avec respect, d'un cœur sincère, comme si vous serviez le Christ* ».

Sola scriptura : une réaction

Au 16^e siècle, ce principe du *Sola scriptura* vient en réaction – en *protestation* – contre ce que les Réformateurs percevaient être des errances, des corruptions médiévales du message de l'Évangile. Avec l'intention de restituer le sens du salut par grâce, en Christ, au moyen de la foi. Ainsi ce *Sola* était indissociable des quatre autres *Sola*, prenant sens et vie dans l'ordre classiquement énoncé : Dieu sauve l'homme par sa seule grâce, au moyen de la foi seule, en Christ seul ; salut communiqué dans l'Écriture pour la gloire de Dieu seul. Chacune de ses affirmations était à l'évidence porteuse d'une charge polémique : la *grâce seule* nous dit que Dieu a l'initiative de notre salut (contre l'idée de libre arbitre) ; la *foi seule* met en avant la gratuité du salut (contre l'insistance médiévale sur les œuvres méritoires pour l'obtention du salut) ; *Christ seul* s'oppose à toute médiation ecclésiale dans la réception du salut ; *pour la gloire de Dieu seul* insiste sur l'objet central de notre culte (contre la célébration des saints, de Marie, de l'Église). Enfin *l'Écriture seule* s'oppose à l'importance médiévale accordée à la tradition, à l'Église et la raison quant aux sources de la foi et de la doctrine chrétienne.

Réaction ainsi délibérément polémique à l'endroit de l'enseignement de l'Église médiévale, ces cinq *Sola* ne fonctionnaient pas seuls. Une logique d'énonciation positive les tenait ensemble, au risque sinon d'un appauvrissement du message et d'une réduction de chaque principe à un slogan aussi sympathique que caricatural. Ainsi, le *Sola scriptura*, pris seul, peut faire courir le risque de

faire perdre au croyant, *protestant*, le sens de la grâce (l'Évangile), de l'Église (la communauté), et de l'autorité finale de Dieu (bibliolâtrie). Il pourrait alors nourrir certaines tendances bien attestées dans l'histoire quant à l'approche du texte biblique : l'individualisme, le subjectivisme relativiste et le fondamentalisme.

Au 16^e siècle, l'objectif premier de l'énoncé du principe du *Sola scriptura* était de rendre l'Écriture entre les mains du peuple, *littéralement*. Nous entendons par là à la fois l'entreprise de traduction du message du salut dans les langues vernaculaires et de diffusion massive de l'objet Bible, mais aussi le désir d'un retour à une lecture *littérale* de la Bible (promotion du *sens littéral* dans l'exégèse des textes contre l'accroissement des trois autres sens de lecture de l'exégèse médiévale : le sens allégorique, anagogique et moral, et toutes les fantaisies spéculatives impliquées). *Exit* donc la médiation du magistère et la confiscation du texte en latin (l'Église), les surcouches d'interprétation théologique supposées savantes (la raison) et l'ensemble des enseignements qui s'étaient ajoutés de manière trompeuse au message du salut, au point de le dénaturer (la tradition). Il fallait contre toutes ces errances, réaffirmer un retour aux sources (*ad fontes*) : *l'Écriture seule*.

Quelques fondements pour nous aujourd'hui

Alors que les grands réformateurs ont affirmé cette nécessité de *l'Écriture seule*, qu'en est-il pour nous aujourd'hui ? Pour y répondre, il nous

Ainsi, le *Sola scriptura*, pris seul, peut faire courir le risque de faire perdre au croyant, *protestant*, le sens de la grâce (l'Évangile), de l'Église (la communauté), et de l'autorité finale de Dieu (bibliolâtrie). Il pourrait alors nourrir certaines tendances bien attestées dans l'histoire quant à l'approche du texte biblique : l'individualisme, le subjectivisme relativiste et le fondamentalisme.

« Je connais très peu d'Églises où vous pourriez être reçus comme ministre si vous refusez la Trinité, ou si vous refusez les deux natures du Christ. La Trinité, vous aurez de la peine à me montrer qu'elle est fondamentalement inscrite dans le témoignage biblique ... »

Si vous sondez votre texte encore davantage, on va évidemment se retrouver avec le problème de l'inspiration de l'Écriture. On est bien d'accord que le Saint-Esprit est à l'œuvre pour nous faire comprendre l'Écriture. Et je suis tout à fait d'accord pour dire que l'Écriture a été écrite grâce à l'assistance, l'inspiration de l'Esprit Saint. Mais ceci ne me conduit pas à dire que l'Écriture est un texte infaillible, dans le sens où il servirait une idéologie. Et cela me conduit à la troisième et dernière remarque qui consiste dans ce que vous appelez *l'inclusion*. C'est aussi un point où nous sommes parfaitement d'accord. Je trouve assez génial que vous puissiez dire que l'Écriture a été complétée. En tout cas qu'il s'agit aussi d'inclure les décisions des premiers conciles, certaines décisions de l'histoire de l'Église, les décisions d'une manière générale qui ont été prises par les apôtres et peut-être aussi par la Réforme du 16^e siècle, voire par d'autres personnes que nous n'appelons pas *saintes* mais qui sont pour nous des référents dans chacune de nos traditions. Je crois qu'il est important de pouvoir aller jusqu'à aujourd'hui et dire : aujourd'hui, nous découvrons la Parole de Dieu de nouvelle manière et nous disons peut-être autre chose que ce qui est directement écrit dans l'Écriture.

Je prends d'abord comme exemple le concile de Jérusalem (Actes 15), le fameux débat entre Pierre et Paul sur la circoncision qui se termine avec Actes 15, 19 : « *Le Saint-Esprit et nous avons décidé que ...* ». Et voilà la Parole de Dieu ! Est-ce qu'à travers l'histoire, il n'y a pas eu de décision, de Parole de Dieu, qui ne sont pas directement dans l'Écriture sainte ? Pensez aux premiers conciles ! Je connais très peu d'Églises où vous pourriez être reçus comme ministre si vous refusez la Trinité, ou si vous refusez les deux natures du Christ. La Trinité, vous aurez de la peine à me montrer qu'elle est fondamentalement inscrite dans le témoignage biblique ... C'est Nicée puis Nicée-Chalcédoine ... Et j'ai toujours entendu André Gounelle (mon collègue direct de Montpellier) me dire : « *La Trinité, pas pour moi : ce n'est pas biblique* ».

Pareil pour Chalcédoine : « *Pleinement Christ, pleinement Dieu, pleinement homme* », les deux natures non mélangées ... 4^e-5^e siècles ! Vous aurez quelque peine en refusant ces enseignements des conciles à entrer dans nos ministères ... Pourtant, montrez-moi dans l'Écriture où vous trouvez directement les deux natures ?

L'Écriture est ainsi la référence finale à laquelle nous pouvons nous soumettre avec sécurité, même si parfois la vérité qu'elle contient dépasse notre compréhension. L'Écriture avant tout a l'autorité de débusquer tous nos préjugés, nos conditionnements et présupposés culturels.

faut établir quelques fondements herméneutiques qui façonnent notre approche évangélique. Nous proposons que l'autorité attribuée à l'Écriture soit communiquée par un lien de transmissibilité venant de l'autorité du Dieu tri-Un. De ce fait, l'autorité de l'Écriture procède de l'autorité de Dieu. Plus précisément, l'autorité scripturaire est l'autorité de Jésus-Christ qui a lui-même suscité la mise en place de la production des Écritures, Écritures qui lui rendent témoignage. Quant à l'œuvre du Saint-Esprit, elle a été indispensable pour établir l'Écriture (inspiration), et demeure indispensable pour que la vérité soit reçue. L'illumination et le témoignage intérieur du Saint-Esprit ne font donc pas advenir la Parole de Dieu (ce qu'elle ne serait pas en elle-même), mais nous permet de la reconnaître en tant que telle. L'Écriture est donc, dans une perspective évangélique, la Parole de Dieu. Elle ne la contient pas seulement, elle ne le devient pas, mais elle est Parole de Dieu et cela indépendamment du fait que nous la recevions ou non.

Cette autorité scripturaire (autorité divine) ainsi comprise, nous conduit à reconnaître la Bible comme étant parfaitement fiable. De même que les Réformateurs ont constamment présupposé l'infaillibilité et l'inerrance de l'Écriture, ces caractères demeurent de rigueur pour nous également. Il y a certes des difficultés que nous peinons à résoudre, mais nous reconnaissons que celles-ci viennent de nos propres limites, car Dieu ne se trompe pas et ne nous trompe pas. C'est avec une approche de l'Écriture qui est digne de confiance et vraie, que nous présentons ci-dessous les conséquences de l'autorité scripturaire dans le cadre du *Sola scriptu-*

ra. Celles-ci s'inscrivent dans une perspective que nous résumerons en trois principes : un principe de *souveraineté* lié à un principe d'*inclusion* et d'*objectivité*.

Un principe de souveraineté

La portée du *Sola scriptura* demeure inéluctablement pertinente lorsque celle-ci est comprise et interprétée à la lumière de la formule latine *Suprema scriptura*. Cette formule soutient un principe de hiérarchie qui ordonne et qui place la Bible au-dessus de tout autre lieu d'autorité. L'Écriture est ainsi la référence finale à laquelle nous pouvons nous soumettre avec sécurité, même si parfois la vérité qu'elle contient dépasse notre compréhension. *L'Écriture avant tout* a l'autorité de débusquer tous nos préjugés, nos conditionnements et présupposés culturels. Ce principe nous permet de confesser de manière confiante l'harmonie fondamentale entre les données internes de l'Écriture et les informations extrabibliques découvertes par la science et l'histoire. Par conséquent, ce principe du *Suprema scriptura*, loin d'être une fermeture, permet au contraire d'intégrer d'autres lieux d'autorité, de manière ordonnée.

Un principe d'inclusion

Dans une attitude de reconnaissance, nous lisons l'Écriture à la lumière des siècles passés et en dialogue avec une grande richesse de réflexions.

Dernier exemple, j'ai été dans mon jeune âge impliqué dans la problématique de l'exclusion des Églises luthériennes et des Églises réformées en Afrique du Sud. Nos Églises blanches là-bas, au début des années 80, avaient décidé que l'Apartheid était voulu par Dieu. Elles avaient même des textes bibliques référant au rapport entre Israël et les autres peuples ... Et nos Églises au niveau mondial ont déclaré hérétiques ces Églises blanches et les ont exclues de la communauté en disant que leur attitude n'était tout simplement pas biblique. Je pense pour ma part que les décisions de nos assemblées à l'époque étaient des décisions conformes à la volonté de Dieu, donc exprimant la Parole de Dieu, la Parole de Dieu à un moment donné, dans une situation précise où elle demande à être reformulée. Dieu n'a que nous : pas nous comme individus mais nous comme synode, comme Église, comme communauté ... et nous qui nous donnons du temps, quitte à réviser nos opinions dans les mois qui viennent, voire dans l'année qui vient. Mais nous avons à dire la Parole de Dieu qui est la Parole qu'aujourd'hui le monde attend.

Annick Vanderlinden. Merci pour la présentation de vos thèses que j'ai trouvée vraiment très claire. Je vais

un peu me distancier de mon binôme (*rire*) ... Moi, je suis tout à fait d'accord avec votre paragraphe, non de conclusion mais d'introduction. Effectivement, je pense comme vous que le *Sola scriptura* est l'héritage commun des différentes Églises qui sont issues de la Réforme. Et, comme vous l'écrivez : « *que la Bible demeure l'unique source et l'unique critère de la théologie et de la vie de l'Église* ». Je suis pleinement en accord avec ce que vous écrivez, j'aurais pu le trouver sous ma plume ! Également dans la suite, quand vous écrivez que « *dans nos Églises, beaucoup d'instances agissent en réalité pour aider les croyants à interpréter le texte, le lire : instances académiques, synodes (comme le rappelait André Birmelé), confessions de foi, catéchismes, ministères de la parole, etc.* ». Vous parlez à ce moment-là de « *lieux d'autorité* ». Je suis donc tout à fait en accord avec la manière dont vous introduisez le texte, à tel point que quand j'ai commencé à lire vos thèses, je me suis dit : au fond, est-ce qu'il y aura vraiment débat ? Et quand j'ai lu la suite de vos thèses, je me suis dit : il y aura quand même quelques points dont nous pourrions discuter ... Parce que si l'entrée peut être commune, je me distancie dans la suite de ce que vous présentez.

« D'un côté, vous affirmez l'importance de l'interprétation et de la prise en compte des lieux d'autorité. D'un autre côté, vous dites que la Bible 'est' Parole de Dieu. »



Aussi, nous venons au texte biblique avec toute notre intelligence, déployant ainsi tous les outils et les ressources de la critique biblique. Il est primordial que les textes bibliques soient évalués par l'analyse diachronique et synchronique pour l'investigation exégétique et herméneutique. De même, les apports des sciences historiques, cosmologiques, biologiques, ou encore humaines enrichissent notre étude et la compréhension des contextes bibliques. Et avec, les textes des grands Conciles, les confessions de foi, les productions synodales ou encore même dans nos Églises locales les prophéties et prédications représentent de différentes manières et à différents niveaux des lieux d'autorité qui contribuent à notre réflexion, à notre maturité spirituelle, et ainsi augmentent notre connaissance et nous rapprochent de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi nous croyons qu'il est bon de ne pas réduire ce que Dieu dit à l'Écriture seule. Dieu parle tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, et donc ce que Dieu dit ou révèle n'est pas exclusif à l'Écriture. Toutefois, tous ces autres lieux d'autorité (sciences, tradition, production de la raison) ont toute leur place, mais doivent toujours rester sous l'autorité ultime de l'Écriture. Toutes les informations extrabibliques revêtent un rôle uniquement ministériel, elles sont des facteurs et non des normes, elles ne sont pas exclues, mais incluses et filtrées au travers du tamis de l'Écriture.

Un principe d'objectivité

Et finalement, le principe du *Sola scriptura* est maintenu par l'*objectivité* qu'il porte. La Parole de

Dieu est et sera toujours le parfum de la connaissance de Christ. Une odeur de mort pour ceux qui sont sur la voie de la perdition, une odeur de vie pour ceux qui sont sauvés (2 Corinthiens 2,14-16). *Objectivement*, le principe du *Sola scriptura* demeure pertinent même quand les cœurs voilés ne peuvent le reconnaître. *L'Écriture avant tout* est là pour être « un moyen de l'action de Dieu en nous et à travers nous – ce qui inclut, mais dépasse de beaucoup, la simple transmission d'informations » (1). Nous accordons le droit à l'Écriture de venir nous travailler. Ce n'est pas nous qui travaillons l'Écriture, mais c'est l'Écriture qui nous travaille. En utilisant toute notre raison pour dégager le sens du texte, nous sommes invités à nous laisser être jugés par l'Écriture, et non l'inverse. Ainsi, l'Église est fondée sur l'Écriture et se trouve être continuellement sondée afin d'atteindre l'objectif de notre Seigneur Jésus-Christ pour nos vies : vivre au travers de l'œuvre de la croix, pardonnés, réconciliés, libérés du péché et des pensées captives, et ainsi être pleinement réhabilités dans notre identité en Christ. Il y a là tout un plan dans lequel l'amour, la grâce et la compassion de Dieu sont les éléments essentiels. C'est dans ce but que l'Écriture vient nous questionner, nous bousculer, et nous ajuster par rapport à tous nos propres présupposés culturels ou idéaux. Ainsi, *objectivement*, l'Écriture seule, Parole de Dieu, place le lecteur devant la présence actuelle de Dieu. Cela ne signifie pas que l'Écriture soit divinisée, car cela serait de la bibliolâtrie, mais elle est l'instrument choisi de Dieu afin qu'à la lecture et à l'étude de sa Parole, se produise la rencontre avec la puissance de l'action du Saint-Esprit dans le but bienveillant de transformer nos vies. Ce

(1) N.T. Wright, *L'Écriture et l'autorité de Dieu. Comment lire la Bible aujourd'hui ?*, Excelsis, 2021, p.45.

Nous accordons le droit à l'Écriture de venir nous travailler. Ce n'est pas nous qui travaillons l'Écriture, mais c'est l'Écriture qui nous travaille. En utilisant toute notre raison pour dégager le sens du texte, nous sommes invités à nous laisser être jugés par l'Écriture, et non l'inverse.

« Si je me retourne sur mon parcours, il y a fort à parier qu'à des moments où vous vous diriez « Dieu m'a parlé », il m'aura moi fallu beaucoup de temps pour me dire : « Tiens, peut-être que Dieu était présent à ce moment-là (...) ». »

J'aurais aimé déjà relever cette question des lieux d'autorité parce que pour moi, leur statut n'est pas très clair dans votre texte, avec des sortes de mises en tension. D'un côté, vous affirmez l'importance de l'interprétation et de la prise en compte des lieux d'autorité. D'un autre côté, vous dites que la Bible est Parole de Dieu et qu'à ce moment-là, au fond, elle n'est pas interprétable. Alors que pour moi, la question de l'interprétation est justement ce qui permet d'introduire une distance entre le texte et la manière dont je peux lire le texte.

Ce qui me manque en fait dans votre texte, c'est la question de la place du lecteur et surtout la question de l'histoire du texte qui introduisent énormément de médiations, d'intermédiaires, d'éléments médiats : la rédaction, les multiples auteurs, les destinataires, les présupposés de lecture ... Parce qu'on ne lit pas la Bible aujourd'hui de la même façon qu'on devait la lire à la Réforme ou même encore des siècles auparavant. On lit toujours la Bible en fonction de nos cadres et de nos schémas, des présupposés de notre époque. Vous dites que la Bible est « parfaitement fiable », vous parlez d'*infaillibilité*, vous parlez aussi d'*inerrance* de l'Écriture ... Ce sont des questions qui m'interrogent parce

que je n'ai pas cette façon-là de comprendre la Bible et parce que je pars d'un point de vue qui est un peu différent. Je pense que ce sont justement les errances qui sont intéressantes, les malentendus, les quiproquos, les conflits à l'intérieur même du texte, les différentes versions ... Nous sommes deux binômes mais il y a fort à parier que si on est en accord sur certaines choses André Birmelé et moi-même, on ne l'est pas sur d'autres, et peut-être que vous non plus. Les points d'accord me paraissent intéressants s'il y a eu discussion auparavant. Si cela apparaît comme des sortes d'évidences non discutées ...

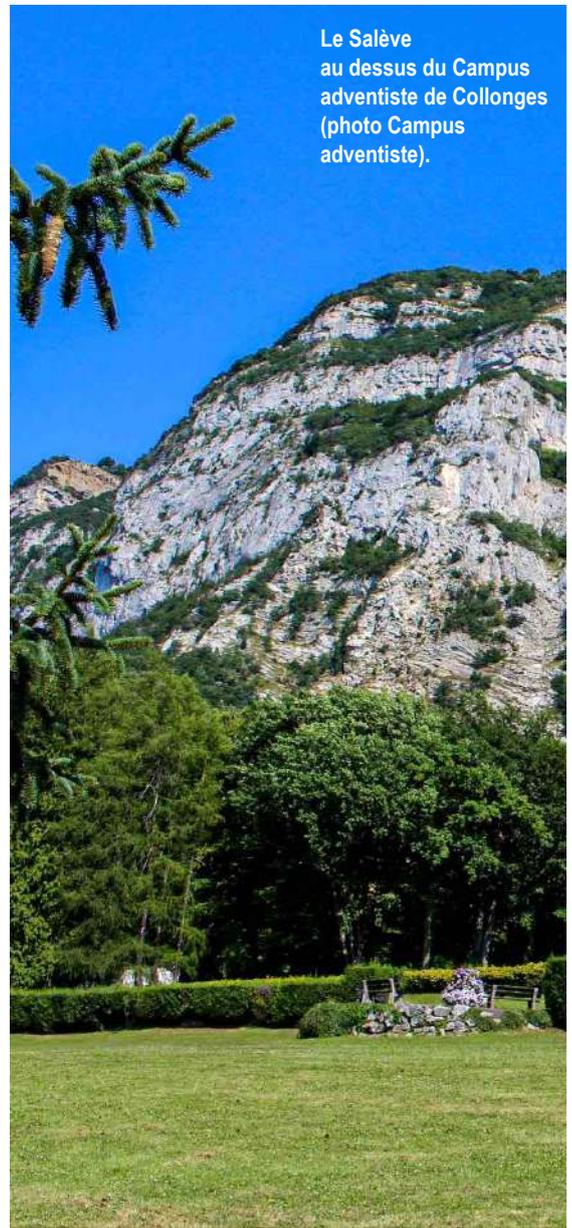
Je me méfie beaucoup de la question de l'évidence ou de la question de l'immédiateté : la Bible est Parole, ou Dieu me parle ... Cela sonne un peu étrange à mes oreilles parce que je trouve qu'il y a beaucoup d'intermédiaires, beaucoup de choses qui viennent alimenter ma lecture et qui du coup ne me la rendent pas immédiate. La Bible peut devenir Parole de Dieu à la lumière d'une compréhension, d'une interprétation, d'une histoire de vie. Si je me retourne sur mon parcours, il y a fort à parier qu'à des moments où vous vous diriez « Dieu m'a parlé », il m'aura moi fallu beaucoup de temps pour

principe d'objectivité nous ouvre avec assurance un lien direct avec Dieu, un dialogue où Dieu parle à son Église, un dialogue où Dieu nous parle, me parle, et cela est une extraordinaire grâce.

Conclusion

Historiquement proposé comme un principe de rupture, qui a pu malheureusement nourrir en protestantisme certaines tendances délétères (ego-lectures ; lectures fondamentalistes ou en *surplomb* du texte), il est urgent d'entendre aujourd'hui, et ceci dans l'ensemble de nos Églises issues de la Réforme, le *Sola scriptura* non comme un principe d'exclusion, mais comme un principe d'inclusion. Un principe qui intègre, ordonne et donne vie à l'ensemble des lieux d'autorité que le Dieu créateur a suscité en vue d'une lecture aussi fidèle qu'intelligente de la Parole de vie qu'il adresse à son Église aujourd'hui. Ces lieux que sont la raison (bien comprise et ordonnée à l'intelligence du texte), la tradition (sagesse des siècles), et l'Église (dimension communautaire de la foi et sa compréhension) ont dès lors pertinence toute leur place et leur nécessité en protestantisme. À condition qu'ils demeurent jugés et interprétés par la suprême autorité des Écritures, révélation ultime du Dieu de Jésus-Christ.

Il est urgent d'entendre aujourd'hui, et ceci dans l'ensemble de nos Églises issues de la Réforme, le *Sola scriptura* non comme un principe d'exclusion, mais comme un principe d'inclusion. Un principe qui intègre, ordonne et donne vie à l'ensemble des lieux d'autorité que le Dieu créateur a suscité en vue d'une lecture aussi fidèle qu'intelligente de la Parole de vie qu'il adresse à son Église aujourd'hui.



Le Salève au dessus du Campus adventiste de Collonges (photo Campus adventiste).

me dire : « *Tiens, peut-être que Dieu était présent à ce moment-là et aujourd'hui, à la lumière de ce que je suis et de la manière dont je peux relire l'Écriture, je peux l'interpréter de cette façon ...* ». Il y a beaucoup d'intermédiaires !

En plus de vous poser ces questions de la fiabilité, de l'infailibilité, de l'inerrance, je voulais aussi vous poser la question du statut de la lecture. Quelle est la place du lecteur de la Bible ? Quelle est la place que vous réservez à l'histoire du texte, à l'écriture du texte ? Une chose qui m'apparaît aussi en tension : j'ai l'impression que vous faites une lecture confessante. C'est à dire que vous partez d'un présupposé : Dieu me parle dans la Bible. Vous utilisez d'ailleurs le terme : « *Ce principe nous permet de confesser de manière confiante l'harmonie fondamentale entre les données internes de l'Écriture et les informations extrabibliques* ». Il y a quelque chose de très confessant, comme si les données extrabibliques venaient confirmer un présupposé de lecture que vous avez posé *a priori*. Ce qui me pose la question du statut que vous réservez au texte biblique, du statut de cette croyance confessante ? ... Comme si vous aviez décidé que si j'ouvre la Bible, Dieu me parle. Pour moi, la ques-

tion est plus obscure : il y a effectivement des passages dans lesquels je peux avoir l'impression qu'une parole m'est adressée. Mais cette question de « *Dieu me parle* » m'interroge beaucoup.

Une autre tension que j'avais aussi envie de relever (qui reprend la question de l'objectivité qu'André Birmelé a soulignée tout à l'heure) : quel est le lien entre l'objectivité du texte (que vous affirmez avec assurance) et les anthropomorphismes que vous réservez à l'image biblique, aux représentations de Dieu ? Quelle est la tension puisque si nous avons des images, nous avons des représentations de Dieu avec des anthropomorphismes ?

Erwan Cloarec. On va continuer la conversation ensemble et avec l'assemblée sur la question du statut de l'Écriture, ce grand débat : l'Écriture, la Bible est-elle Parole de Dieu ... la contient-elle ? La devient-elle ? On a pris le parti de ne pas choisir, mais en tenant les trois ensemble. Votre interpellation est juste : la Bible va devenir Parole de Dieu pour moi aujourd'hui, appliquée par l'Esprit, avec un travail herméneutique exigeant, sérieux ... tout ça ensemble. Je ne pense pas que la

« La Bible est la Parole que Dieu nous adresse dans des paroles d'hommes dans l'histoire. Et ça, c'est la théologie, c'est l'herméneutique évangélique ! »



« **Nous sommes souvent taxés en tant qu'évangéliques d'opter pour une lecture fondamentaliste, pauvre, littérale, littéralisante et je suis prêt à dire que ma lecture est littérale effectivement ... à condition de bien comprendre ce que les Réformateurs signifiaient lorsqu'ils souhaitaient revenir au sens littéral (...). Ce que les Réformateurs signifiaient de mon point de vue avec le sens littéral, c'était de bien comprendre que l'Écriture est une parole située historiquement, culturellement.** »

question de l'interprétation apparaisse dans notre texte. Dire que les évangéliques souscrivent au fait que la Bible est Parole de Dieu ...est une ellipse en réalité. C'est insuffisant et je crois que nous sommes coupables lorsque nous nous arrêtons là (cela participe d'un certain docétisme de s'arrêter là). Je crois qu'il faudrait être juste et complet en disant : la Bible est la Parole que Dieu nous adresse dans des paroles d'hommes dans l'histoire. Et ça, c'est la théologie, c'est l'herméneutique évangélique !

André Birmelé. Ça contredit votre texte !

Erwan Cloarec. Et c'est pour ça qu'on poursuit le dialogue ! Je ne crois pas que ça contredise fondamentalement notre texte mais je reconnais qu'il y a une ellipse dont nous sommes coupables et que c'est une réduction. Trop souvent effectivement, dans notre histoire, nos théologies, notre spiritualité ... en disant cela, nous ne disons pas tout. Mais je dis dans le même temps (et je ne crois pas contredire fondamentalement ce que nous avons développé dans le texte) que nous faisons droit dans le travail herméneutique aux outils de la critique biblique et à toutes les médiations dont vous parlez. Ce sont des choses avec lesquelles nous composons quand nous venons au texte biblique. Lorsque nous le lisons en tant qu'évangéliques (c'est intéressant de le dire aujourd'hui), nous faisons un travail herméneutique sur le sens du texte et sur la signification du texte, et nous faisons la distinction entre les deux.

Je m'explique : vous avez vu que de manière un petit peu taquine, nous avons dit que les Réformateurs ont plaidé pour un retour au sens littéral du texte. Nous sommes souvent taxés en tant qu'évangéliques d'opter pour une lecture fondamentaliste, pauvre, littérale, littéralisante et je suis prêt à dire que ma lecture est littérale effectivement ... à condition de bien comprendre ce que les Réformateurs signifiaient lorsqu'ils souhaitaient revenir au sens littéral (et c'est la distinction que nous aimerions faire entre sens et signification dans le travail herméneutique). Ce que les Réformateurs signifiaient de mon point de vue avec le sens littéral, c'était de bien comprendre que l'Écriture est une parole située historiquement, culturellement. Et qu'il faut comprendre le sens du texte : l'extermination des Cananéens, qu'est-ce que ça veut dire ? ... où est-on dans l'histoire du salut ? Comprendre le sens du texte littéralement ne nous dispense pas ensuite de faire un travail sur la signification du texte pour nous aujourd'hui. Le travail herméneutique implique les deux.

André Birmelé. On est parfaitement d'accord, il n'y a aucun débat sur ce point-là ! La Réforme dit évidemment : on revient au texte littéral. Mais ce n'est pas pour autant qu'ils identifieront le texte littéral avec la Parole de Dieu.

Erwan Cloarec. Mais est-ce que lorsque je poursuis, je dépasse l'ellipse, ça vous aide à comprendre ce qu'est une bonne herméneutique évangélique ?

Annick Vanderlinden. Je ne suis pas sûre qu'il y ait une herméneutique évangélique, comme vous dites.

Ça faisait aussi partie de mes questions : au tout début, vous dites : « *Nous parlerons dans les lignes qui suivent du point de vue de la théologie et de la réalité des Églises évangéliques* ». C'est une phrase qui m'a aussi interrogée parce que du point de vue qui est le mien, il y a des théologies plurielles à l'intérieur même des Écritures, il y a (vous le rappeliez) des témoignages humains effectivement, avec tout ce que cela peut représenter de faillible. D'où mon interrogation sur l'inaffabilité ... Après, vous parlez d'une herméneutique mais je me pose la question : qu'est-ce que c'est que cette herméneutique ? Vous parlez aussi à un moment donné du « *plan dans lequel l'amour, la grâce et la compassion de Dieu sont les éléments essentiels* », ce qui pour moi est un choix de lecture, une option (on pourrait très bien en avoir une autre). Quels sont les présupposés de l'herméneutique évangélique telle que vous la dites au singulier ? Je ne vois pas bien comment c'est interrogé dans votre texte. Je voudrais savoir au fond à partir d'où est-ce que je parle ? À partir d'où est-ce que je lis le texte ? Et en fonction de quels objectifs ? Quelle est mon intention de lecture ? Quels sont mes présupposés ? Ce plan qui apparaît là dans votre texte est déjà une façon d'avoir fait un choix de lecture ... qui ne serait pas le mien par exemple.

Madeleine Wieger. Alors si vous avez envie de nous donner les présupposés de l'herméneutique évangélique, on vous écoute ! (rires)

Erwan Cloarec. Alors je pense que ce que vous dites est juste : il y a effectivement des herméneutiques évangéliques. Nous vous proposons là celle qui est enseignée à la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine. Il y a diversité de formulations et de points de vue mais je pense qu'il y a quand même une identité commune.

Quels sont nos présupposés ? Je vais essayer d'être clair, synthétique : je pense que notre herméneutique (mais comme la vôtre, il me semble) est christocentrée ou christocentrique. Nous lisons les textes de l'Ancien Testament (y compris le commandement d'extermination des Cananéens) à la lumière de l'Évangile. Chaque texte est situé dans l'histoire du salut à la lumière du Christ. L'Écriture est une grande bibliothèque qui est orientée vers le Christ, source et sommet de la révélation biblique. C'est notre premier présupposé herméneutique.

Ensuite, il me semble que nous venons effectivement au texte biblique avec le présupposé qu'il est une parole. Je vais essayer de dire ce que nous entendons sous ces notions d'inaffabilité, d'inerrance, de sûreté et de fiabilité du texte biblique. C'est dit de différentes manières dans nos milieux, nos confessions de foi. Souvent, vous retrouverez (c'est d'ailleurs le premier article de foi de la plupart des Églises évangéliques, nous commençons par là et c'est dire l'importance de cette notion) : La Bible est infaillible, elle est inspirée de manière plénière par l'Esprit saint. Elle ne se trompe pas, elle ne nous trompe pas, elle dit la vérité effectivement quant au salut, mais également dans ce qu'elle rapporte ou prétend rapporter des événements de l'histoire. On vient de cette

façon au texte biblique, avec cette confiance-là, sous la diversité des styles, des genres littéraires, des procédés de langage ... Une bonne exégèse doit essayer de comprendre, de discerner les genres littéraires (la poésie, la fiction ...) proposés dans les textes bibliques et de déceler ce que le texte dit. Mais lorsque ce texte prétend dire que tel récit s'est réellement passé ... en tant qu'évangéliques, nous l'accueillons avec confiance, en faisant droit encore une fois à la diversité des genres littéraires.

André Birmelé. Je voudrais réagir tout en étant embêté parce que je voudrais me référer à un texte que nous n'avons pas sous les yeux mais que vous connaissez probablement : la *Déclaration de Chicago* de 1978 (8). C'est une déclaration qui ne dit pas ce que vous dites et où on affirme d'une manière vraiment littéraliste (au sens pour moi négatif du terme) la valeur de chaque lettre : chaque iota est inspiré ... Je trouve ça bien si vous prenez vos distances parce que je me souviens d'un de mes doctorants qui venait de Vaux-sur-Seine, qui a fait sa thèse chez moi et qui voulait après devenir enseignant à Vaux-sur-Seine. On lui a demandé de signer cette *Déclaration de Chicago*. Il a refusé de le faire et n'a pas pu être pris comme enseignant. Je crois que ce sont ces choses-là dont il faut qu'on parle.

Qu'est-ce que c'est que cette déclaration ? Je n'aime pas non plus le mot *fondamentaliste*, je n'aime pas le mot *littéraliste*, mais c'est vraiment une lecture de la Bible comme si on lisait un code civil ... Et là, vous venez de me dire autre chose et vous venez de me dire que vous êtes ouvert à une certaine différence, à des interprétations différentes. Et quitte à dire ce que vous venez de dire à propos d'extermination, vous direz probablement la même chose à propos d'esclavage, c'est à dire que cela peut se comprendre à un moment de l'histoire mais qu'il faut le voir dans le cadre plus large de l'histoire du salut. Ça relativise les choses, ça les situe ! Vous accepterez en contrepartie qu'on dise que pour certaines problématiques sur la manière de vivre le début ou la fin de la vie, ça pourrait aussi être situé de cette manière ? ...

Erwan Cloarec. À certains égards, oui. Alors j'ai pris un extrait avec moi de la *Déclaration de Chicago*. Je me souviens que quand vous étiez venu à Lyon, on avait eu un début d'échange ...

André Birmelé. Je sais !

Erwan Cloarec. Et on n'avait pas poursuivi ! Un échange presque musclé ... Alors je suis ravi de pouvoir ...

Madeleine Wieger. Si vous voulez bien situer le contexte de cette déclaration à notre public ?

Erwan Cloarec. Les *Déclarations de Chicago* (dans les années 1970-80) sont des textes qui font relativement autorité dans les milieux évangéliques d'une manière large. Tout le monde n'y souscrit pas pour la totalité de ce qui est exprimé (ce n'est pas non plus le magistère,

on s'entend bien) mais ce sont quand même des textes qui sont connus et qui font autorité à l'échelle mondiale, qui ont rassemblé un certain nombre de théologiens de renom. Pour la francophonie : Henri Blocher (que la plupart d'entre vous doivent connaître) était signataire de cette *Déclaration de Chicago*. Forcément et comme dans tout travail magistériel, c'est un compromis et il y a différentes lignes qui s'y expriment. Si nous faisons l'exégèse de ce texte, on discernerait quelques tensions. J'aimerais vous en lire un extrait, peut-être pour vous convaincre que ce n'est pas si fondamentaliste que ça (et j'y souscris quand même globalement à ces *Déclarations de Chicago*) :

« Il faut traiter l'histoire comme de l'histoire, la poésie comme de la poésie, les hyperboles et les métaphores comme des hyperboles et des métaphores, les généralisations et approximations comme telles, et ainsi de suite. Il faut respecter les différences qui existent entre les conventions littéraires des temps bibliques et les nôtres : puisque, par exemple, on acceptait alors comme chose habituelle, qui ne décevait aucune attente, des récits dans un ordre non chronologique et des citations imprécises, nous ne devons pas considérer ces choses comme des fautes quand nous les trouvons chez les écrivains bibliques. Puisqu'on n'attendait pas et qu'on ne cherchait pas une précision totale (dans tel ou tel ordre), ce n'est pas une erreur si elle n'est pas atteinte. » (9)

Le principe d'inerrance accepte donc cela et fait droit à la diversité des genres. On pourrait dire beaucoup de choses sur ces déclarations mais ce que je venais de dire juste avant n'est pas en contradiction avec elles. Le débat ... se poursuit !

Annick Vanderlinden. Votre lecture de cet extrait m'interroge. Au fond, si j'entends bien, il faut cloisonner les choses : une métaphore est une métaphore, la poésie est de la poésie ... Mon interrogation est sur le statut du lecteur, parce que je peux lire par exemple le texte biblique comme une métaphore. Or là, la métaphore n'est pas cantonnée à un genre littéraire mais sert une clé herméneutique supérieure, christique et qui s'inscrit dans une logique de plan du salut. Je me pose toujours beaucoup la question par rapport à cette clé herméneutique qui est aussi un choix de lecture. Quel est le statut qu'on accorde à ce que vous nommez l'Ancien Testament et que je préfère appeler moi le Premier Testament parce que je trouve qu'il y a une sorte de mépris par rapport aux écrits juifs qui nous ont précédés, pour ce qui reste la Torah et reste normative pour le judaïsme. On les réduit finalement en les faisant entrer dans une clé herméneutique qui vise le plan du salut et vise quelque chose de christique. Je me pose la question du respect de la différence ou du respect de ces textes normatifs. Cette sorte de cloisonnement qui permet du coup de servir un principe supérieur m'interroge beaucoup.

Madeleine Wieger. On peut réserver la réponse pour tout à l'heure, si vous le souhaitez ?

Erwan Cloarec. Oui, et il y a beaucoup d'autres questions, notamment celles qu'André Birmelé a soulevées ...

(8) La première *Déclaration de Chicago* de 1978 (deux suivront en 1982 sur l'herméneutique biblique et en 1986 sur l'application de l'enseignement biblique) porte sur l'inerrance biblique. Voir son texte original en anglais sur le site [Bible Research](#) et une traduction en français sur le site [Lueur](#). (9) Dans la partie C (Infaillibilité, inerrance, interprétation) du chapitre III (Exposé).

« **Qu'est-ce que c'est que cette déclaration [de Chicago] ? Je n'aime pas non plus le mot 'fondamentaliste', je n'aime pas le mot 'littéraliste', mais c'est vraiment une lecture de la Bible comme si on lisait un code civil ... Et là, vous venez de me dire autre chose et vous venez de me dire que vous êtes ouvert à une certaine différence, à des interprétations différentes. »**

« Il me semble que la diversité des écrits, des témoignages, des auteurs nous amène toujours à faire un effort. Si je prends une analogie, cela ressemble à la relation avec une personne humaine : même si on a l'impression de s'entendre, on ne peut pas prétendre qu'on parle tout à fait des mêmes choses et il y a tout un effort d'interprétation, de compréhension, de traduction du langage. »



Madeleine Wieger. La remarque d'Annick va dans le sens des thèses du binôme strasbourgeois, donc autant qu'on les présente maintenant et puis qu'on revienne au dialogue ensuite,

Annick Vanderlinden et André Birmelé parlent de leur thèse

Annick Vanderlinden. Le binôme strasbourgeois va rester un binôme : je vais vous présenter un peu sommairement (un peu librement aussi) quelques-unes des thèses de la première partie, des réflexions de théologie pratique. Et puis je passerai la parole à mon binôme pour nous présenter quelques pistes de réflexion et d'ouverture pour le débat.

J'aimerais tout d'abord rappeler (comme vous l'avez d'ailleurs très bien fait vous-même) qu'au 16^e siècle, le *Sola scriptura* est une provocation qui entend disqualifier toute forme d'autorité magistérielle et médiatrice nécessaire à la connaissance de Dieu, et même dans sa relation à lui. Je me suis posée la question : le *Sola scriptura* est-il encore aujourd'hui une telle provocation et l'entend-on de la même manière ? Dans quel sens entendre ce *Sola* ? Dans un sens exclusif ? Vous avez défendu plutôt l'inverse, en l'entendant de manière inclusive. Je voudrais savoir moi si on peut entendre ce *Sola* comme un *ou bien ou bien* ?, comme exclusif ou inclusif ?, ou s'il n'y a pas une troisième voie ? Vous l'entendez déjà dans mon propos : j'esquisserais plutôt quelque chose de l'ordre d'une troisième voie, qui soit un peu différente.

J'avais aussi envie de resituer le *Sola scriptura* au 16^e siècle avec la découverte de l'imprimerie (ce que vous ne trouvez pas dans nos thèses) qui a correspondu à une certaine alphabétisation de l'Europe. Donner la Bible, c'était la mettre entre les mains de tout le monde, entre les mains du peuple. Et cette alphabétisation, en son sens propre, veut dire qu'il faut apprendre à lire. Je pense qu'il faut aussi aujourd'hui continuer à apprendre à lire le texte biblique. Ce que vous avez nommé les lieux d'autorité, ce sont effectivement les études de théologie, les commentaires, les prédications, les rencontres inter-personnelles qui nous apprennent collectivement et individuellement à lire la Bible.

Lire la Bible, qu'est-ce que c'est ? C'est au fond se demander ce qu'il faut y entendre. Vous dites : c'est la Parole de Dieu. Je vous dirais la même chose mais avec un chemin un peu détourné. Ce qui me paraît tout à fait important à souligner dans ces thèses, c'est qu'il y a une distance historique et culturelle qui nous sépare des textes bibliques. Les textes bibliques ont une histoire, sont inscrits dans des histoires particulières, sont aussi des témoignages humains qui ont été recomposés par la suite. C'est une recomposition des choses avec des débats internes. Vous parliez de la *Déclaration de Chicago*, je dirais tout à fait la même chose des textes bibliques : il y a des débats internes qui à un certain moment sont des compromis entre différentes positions, des manières de faire droit à différents témoignages de l'expérience d'une relation particulière à Dieu.

Il m'a paru important avec ce *Sola scriptura* de restaurer la question de l'écrit, c'est à dire du statut du texte. Je me suis centrée sur ce que c'est que d'avoir un texte écrit comme témoignage où nous sommes invités à lire autre chose, à percevoir quelque chose qui soit de l'ordre de la grâce, de l'ordre des autres *Sola* que vous avez mentionnés et comment ce *Sola* peut devenir un autre *Sola*. Je rejoins là tout à fait André Birmelé qui dit (comme l'a dit Calvin) que c'est par le témoignage intérieur du Saint-Esprit que cette parole peut devenir pour nous Parole de Dieu.

Important aussi : l'écrit biblique a une histoire mais également une clôture. Il y a une histoire du canon et on est invité à avoir un rapport avec ce corpus de textes qui devient normatif pour la foi, pour la relation à Dieu. Mais il n'est pas normatif dans le sens d'une loi qui viendrait concurrencer des lois de la République (du côté français par exemple). Nous n'avons pas des lois religieuses. La normativité n'est pas de cet ordre-là, elle concerne la relation à Dieu, ce qui nous inscrit tout de suite dans un ordre un peu différent.

Il me semble que la diversité des écrits, des témoignages, des auteurs nous amène toujours à faire un effort. Si je prends une analogie, cela ressemble à la relation avec une personne humaine : même si on a l'impression de s'entendre, on ne peut pas prétendre qu'on parle tout à fait des mêmes choses et il y a tout un effort d'interprétation, de compréhension, de traduction du langage. Effort manifeste dans le cas des écrits bibliques puisque c'est écrit en hébreu et en grec et qu'il y a tout un effort pour aller chercher quel était le texte. C'est l'effort de l'exégèse : quelle est l'histoire du texte, comment est-ce qu'on le traduit, qu'est-ce que ça pouvait signifier pour les auteurs et pour les destinataires de l'époque, comment est-ce qu'on peut le retraduire à notre époque aujourd'hui ? On lit toujours un texte avec tout un tas de présupposés de lecture et il y a toujours une énigme qui reste à l'intérieur. Comme on est dans un rapport de langage, de lecture, d'interprétation, il reste des malentendus, des quiproquos, exactement comme dans une relation avec une personne. Il y a toujours quelque chose qui nous échappe. Le sens nous échappe de la même façon que nous nous échappons à nous-mêmes dans la compréhension de nous-mêmes. Le texte biblique nous échappe de la même façon avec une sorte d'obscurité ou de *Deus absconditus*, de Dieu caché, ce qui permet d'avoir une certaine latitude à l'intérieur des textes. Parce que tous les textes ne disent pas la même chose, il y a beaucoup de différences et cela nous permet de pouvoir bouger dans nos propres représentations.

J'ai souligné l'un ou l'autre enjeu du *Sola scriptura* pour aujourd'hui mais est-ce qu'aujourd'hui, la provocation n'est pas justement d'avoir un rapport avec un texte écrit ? Parce qu'aujourd'hui (même s'il y a profusion de textes imprimés, de livres imprimés, d'écrits), est-ce qu'on a toujours le même rapport à l'écrit ? Je n'en suis pas absolument sûre. J'ai l'impression qu'on est en train de basculer dans une autre forme de communication et qu'il va y avoir d'autres codes. On aura peut-être de

plus en plus cette impression un peu factice d'immédiateté. Le fait d'avoir une Bible avec des écrits d'un abord difficile, compliqué, complexe, qui demandent un effort de compréhension, de lecture, qui demandent du temps (alors qu'on a l'impression aujourd'hui que tout peut aller très vite : on clique et on est de l'autre côté de la planète). L'écrit biblique prend du temps. Cette notion de temporalité est une sorte de résistance, peut-être de provocation, de pouvoir. Une forme de résistance en tout cas au tout accessible tout de suite, au tout visuel. On nous donne l'impression que ce serait au fond une provocation contre l'évidence.

André Birmelé. Mon complément va être bref. Je m'intéresse surtout aux thèses 10 à 13.

Le premier point, je l'ai déjà cité tout à l'heure : je crois qu'il faut qu'on retravaille la notion de tradition. L'Écriture est elle-même le fruit d'une tradition. Elle est la première tradition et c'est en ce sens qu'elle est normative et qu'elle est beaucoup plus importante que celles qui vont suivre. Mais elle est elle-même le fruit d'une tradition. L'exégèse moderne vous montrera que les écrits les plus anciens du Nouveau Testament sont de Paul et que les écrits des évangiles synoptiques sont de la fin des années 60, l'époque de la fameuse guerre qui va détruire Israël, et ils en portent la marque. Ce ne sont probablement pas des textes écrits par les apôtres ni par des disciples, il y a déjà entre temps une ou deux générations. C'est déjà toute une tradition et il nous faut retravailler la problématique de la tradition quand on parle de l'Écriture sainte. Je lui donne une place absolument normative parce qu'elle est la tradition la plus ancienne, la plus proche des événements. Et pour ma part, je donne même une place beaucoup plus importante à Paul qu'aux évangiles vu que les écrits aux Thessaloniens sont probablement des années 51-52, donc une petite vingtaine d'années avant les évangiles (même s'il y a un proto-Marc et tout ce que vous voulez...). C'est donc très proche de l'événement mais déjà la tradition de l'Église ancienne.

La fixation du canon est un événement de la tradition et même si ça déplaît aux protestants, c'est un choix fait par le Saint-Esprit et l'Église. C'est l'Église ancienne qui a retenu certains textes et en a rejeté d'autres. Elle en a rejeté toute une série et je lui en suis profondément reconnaissant... Il y a de terribles évangiles apocryphes !... L'interprétation de l'Écriture, l'essai de découvrir la Parole de Dieu a ainsi toujours été aussi une affaire de l'Église et ne réagissons pas trop vite en condamnant d'un revers de main toute tradition. Je citais tout à l'heure les conciles, on pourrait maintenant aller beaucoup plus loin. Un bon réformé ou un bon luthérien se référera évidemment à *saint Calvin* et à *saint Luther* qui ont eux dit une fois pour toutes ce qui est définitivement vrai !... Et lorsque vous voulez dans un synode gagner la partie, il suffit que vous citiez un des Réformateurs au bon moment pour emporter le morceau, on le sait ! Nous sommes ô combien aussi redevables à la tradition et n'allons pas trop vite en disant que les catholiques au Moyen Âge, c'était l'horreur. Première-

ment, c'était aussi *mon* Église. Je faisais partie de cette Église et elle avait des problèmes de la fin du Moyen Âge. La Réforme est l'époque de la Renaissance : l'explosion des sciences, des sciences humaines, des découvertes... On a été gâtés par ce moment particulier de l'histoire et je me garderais bien d'être méchant avec toute l'histoire antérieure.

Deuxième point : l'Écriture est-elle suffisante ? C'est une de mes expériences marquantes dans les cours, même cette année en télé-enseignement : il y a certainement quelqu'un dans la salle qui va intervenir, par exemple : « *Ésaïe 75 verset 46 dit le contraire de ce que vous êtes en train de dire ! ...* ». Heureusement, il n'y a ni 75 ni 46... mais attendez voir : on me jette à la figure des idéologies. Et ma foi chrétienne n'est pas une idéologie. Il faut qu'on se mette d'accord sur un principe d'interprétation. Et je suis ravi que la Bible elle-même contienne des interprétations qui sont d'ailleurs en partie... surprenantes ! J'ai appris en tant qu'étudiant (et ça m'a renversé) que l'interprétation que Jésus fait d'Ésaïe 40 n'est peut-être pas bonne. Ésaïe 40, c'est : « *Une voix crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur* ». Et avec Jean-Baptiste, Jésus reprend ça. On nous a alors expliqué qu'il y a la question de savoir où vous mettez le double point car en hébreu, il n'y a pas de double point ni de virgule. À Babylone, c'était probablement : « *Une voix crie : Dans ce désert, préparez le chemin du Seigneur* ». Parce qu'on est en train de repartir, on quitte la captivité et Jérusalem, c'est par là bas ! Jésus met le double point à un autre endroit : « *Une voix crie dans le désert : ...* »... et vous avez Jean-Baptiste au bord du Jourdain. Quelle est la bonne interprétation ? Je trouve passionnant d'avoir les deux !

Troisième point : Écriture et Parole de Dieu (on en a parlé tout à l'heure). J'ai trouvé qu'il y avait un premier rapprochement intéressant lorsque vous proposez malgré tout une lecture non littéraliste mais christocentrique. Du moment que l'on peut s'accorder là-dessus, je crois qu'on est proches du *Sola scriptura* de la Réforme parce qu'il n'a jamais été la lettre (c'est toujours et dans tous les écrits de la Réforme). Je citerai avant tout Luther : « *Quand vous avez un texte devant vous, jetez-le contre le rocher Christ et vous découvrez la Parole de Dieu* ».

Dernière thèse : au-delà du *Sola scriptura*. C'est ce que j'ai dit tout à l'heure en introduction : la chose décisive me semble évidemment cette ouverture du *Sola scriptura*, de l'Écriture qui n'est qu'une des données pour ouvrir à une relation vivante à Dieu.

Je me permets de conclure en disant et redisant ce qui m'a le plus marqué dans ma formation de jeune théologien : la fameuse phrase d'Ernst Käsemann, professeur à Tübingen, qui est a été pour moi la révélation dans ma compréhension de l'Écriture. Il disait : deux amoureux échangent des billets doux (ils n'ont pas Internet, ne se promènent pas avec un cerveau externalisé), ils n'ont pas d'autres moyens que l'écrit, que l'échange de lettres. Ce n'est que par cet échange de lettres que l'amour entre eux peut se communiquer et peut être

« Un bon réformé ou un bon luthérien se référera évidemment à 'saint Calvin' et à 'saint Luther' qui ont eux dit une fois pour toutes ce qui est définitivement vrai !... Et lorsque vous voulez dans un synode gagner la partie, il suffit que vous citiez un des Réformateurs au bon moment pour emporter le morceau, on le sait ! Nous sommes ô combien aussi redevables à la tradition. »



« C'est votre propos, il est juste et bon mais il m'a donné ce sentiment : qu'est-ce que je peux entendre au texte ? La distance est telle ! Dieu est-il à ce point caché ? Je force le trait mais c'est la façon dont ça m'a touché. (...) Je résiste à l'idée que les cultures emportent tout. Je vois davantage les constances liées à la condition humaine. Je crois que je suis dans le monde de Dieu encore aujourd'hui et que l'Évangile a retenti dans ce même monde. Plutôt que l'étrangeté, la distance, l'altérité, je vois l'unité de la condition humaine. »



vécu. Tous les problèmes de cet échange de courriers (le cas échéant des fautes d'orthographe voire des inexactitudes) n'ont aucune importance ! Cela vous renvoie à la donnée dernière qui est l'amour liant ces deux personnes, que vous ne pouvez jamais enfermer dans un texte ou dans des versets bibliques.

Discussion

Madeleine Wieger. Merci beaucoup pour cette présentation de vos thèses. La parole est à Cindy Lüthi et Erwan Cloarec pour la réponse.

Erwan Cloarec. Plusieurs pistes de réflexion que l'on peut dialoguer par point, sans que j'aille jusqu'au bout ... ce sera plus vivant.

Sur le début de rapprochement et le fait que notre herméneutique commune est christocentrique : oui, oui et amen ! ... Je l'atteste, c'est ce qu'on a essayé de dire et vous le soulignez, Monsieur Birmelé, c'est précisément en tenant ensemble les cinq *Sola* qu'on se gardera d'un certain nombre d'errances et d'appauvrissements. Ne retenir que le *Sola scriptura* sans le nourrir des autres principes nous fait courir le risque de l'individualisme : une lecture seule, une ego-lecture, en surplomb, le risque du fondamentalisme également ... Le *Sola scriptura* est relié aux autres principes et doit être irrigué par eux. Et la clé christocentrique est importante pour une lecture fidèle et juste des Écritures.

À notre tour de vous remercier pour votre travail, complet, passionnant, bien étayé. Il y a des points de consonance, de dissonance, il y a des écarts, des interpellations utiles et bonnes ... tout ça ensemble ! Je vais commencer par dire qu'évidemment, nous nous retrouvons et nous rejoignons sur la formulation (je cite votre paragraphe 2) : « *Ce sont les Églises et communautés chrétiennes qui procèdent de l'Écriture et non l'inverse* ». Nous disons la même chose, c'est notre fondement, notre héritage commun (c'est l'évidence).

Quelque chose m'a questionné néanmoins sur l'extension de l'autorité des Écritures : l'articulation (aux paragraphes 1 et 3) entre les sphères spirituelles comme « *la connaissance de Dieu* », « *sa Parole* » et l'événement de Jésus-Christ tel qu'il nous est rapporté dans les évangiles ... et ce que vous désignez comme « *la vie civile, collective ou citoyenne* ». Est-ce que vous plaidez le fait que le caractère normatif du corpus biblique concernerait seulement la première sphère, la sphère spirituelle, théologique et non la seconde ? Mais dans le même temps (au paragraphe 1), vous reconnaissez évidemment que l'Écriture possède une fonction interpellative en matière sociale, politique, économique. Je serais intéressé de voir comment vous tenez les deux ensemble. Pour notre part, nous y sommes sans doute sensibles parce que dans notre histoire protestante évangélique, nous avons connu cet écueil avec un certain piétisme, un certain quiétisme et la tentation du retrait des affaires du monde. La question de l'inclusion nous apparaissait importante. Je ne dirais pas que l'Écriture ne possède pas de

« *caractère normatif* », ou n'aurait pas son mot à dire en ce qui concerne « *la vie civile, collective ou citoyenne* » mais au contraire que l'Évangile y est profondément impliqué, et la fidélité chrétienne avec. Je ne plaide pas non plus évidemment pour un retour à la chrétienté ni n'appelle de mes vœux un gouvernement théocratique sur le fondement du *Sola scriptura* mais je crois qu'il est important de dire que l'Écriture concerne toutes les dimensions de la vie humaine, de la vie chrétienne et qu'elle est d'une certaine manière normative sur tout ce qui va toucher à la vie civile et à la vie en société.

Annick Vanderlinden. Je vais faire un pas de côté : je travaille en aumônerie dans un grand CHU, un hôpital public et laïque. Quand j'écris que la Bible n'a pas valeur de loi religieuse, je pense par exemple à mes confrères juifs, musulmans, même catholiques qui eux ont des lois religieuses. La notion est très claire. Si moi je vais dans un service de soins palliatifs et qu'on me demande comment est-ce qu'on doit s'occuper du corps de la personne qui est décédée, comment est-ce que la personne peut manger ou ne pas manger, est-ce qu'il y a des lois religieuses auxquelles il faut faire attention ou est-ce que ci ou ça ... du côté protestant (en tout cas du protestantisme que je représente), il n'y a aucune loi religieuse particulière à respecter. Ce qui est important est la relation avec les personnes, l'échange. En ce sens-là, la Bible n'a donc pas un statut normatif. Par rapport aux lois de la République ou à la laïcité, ça ne fait aucune difficulté : le protestantisme est intégré dans la laïcité, il ne pose absolument aucune difficulté particulière en termes de lois religieuses.

Après, l'interpellation dans la vie civile : pour moi, chacun d'entre nous est citoyen, a une action à jouer dans la vie collective et dans la vie civile. L'interprétation protestante offre peut-être effectivement un regard particulier sur certains événements. La question de l'éthique est par exemple tout à fait primordiale, c'est une façon d'avoir une voix citoyenne dans les débats actuels de la société, la politique, la culture ... Il y a là effectivement une voix à faire entendre mais non pas parce que c'est écrit dans une loi religieuse qu'il faut respecter, plutôt en termes d'interpellation à partir de valeurs qui sont les nôtres, d'une grille de lecture qui peut être différente, au nom de préceptes ou de principes qui sont différents et qui sont pour nous porteurs d'un certain sens de l'existence, de l'humain ou d'une vie collective. Mais cela s'inscrirait plutôt dans le cadre de l'éthique pour moi à ce moment-là.

Erwan Cloarec. Oui, je pense que c'est autour de la notion de norme : qu'est-ce que l'on entend par là ? Et j'aurais tendance à plaider que l'Évangile est ma norme, effectivement. Mais au niveau de la compréhension de la laïcité, nous sommes sur la même longueur d'onde. J'ai situé mon propos : je parle en lien avec notre histoire évangélique qui a été parfois dualiste, spiritualiste ... C'est vous dire aussi notre souci d'être dans la cité à partir de l'Évangile.

Troisième point : j'ai apprécié dans votre développement (on a déjà commencé à en parler) l'accent que vous

mettez sur la dimension d'humanité de l'Écriture. J'ai dit que ça faisait partie de notre ellipse et donc, vous l'avez complété utilement : le fait que les récits, les textes sont situés et marqués culturellement. Et la nécessité d'un travail herméneutique exigeant d'interprétation. Vous l'avez développé dans les longueurs ... De notre côté évangélique, j'ai déjà parlé du risque de docétisme et de notre tendance à mettre trop l'accent sur la dimension divine de l'Écriture.

Dans le même temps et à partir de ma théologie, j'ai perçu dans votre thèse le risque possiblement inverse : est-ce qu'en accentuant (et les mots sont forts) le phénomène de la distance culturelle jusqu'au sentiment d'étrangeté, le texte étant le signe d'une altérité et de la transcendance (vous avez parlé du « Dieu caché »), il n'y a pas un risque d'excès, une incommunication ? Qu'est-ce que l'on retient de ces textes si finalement ils sont indéchiffrables ? Vous avez mis l'accent très fortement là-dessus. J'entends l'interpellation et il est vrai aussi qu'en tant qu'évangéliques, nous avons parfois repris aux réformés cette notion de *clarté des Écritures* qui est quelque chose que l'on dit souvent et à l'excès : les Écritures ne sont pas si claires que ça, il faut peiner, (vous l'avez dit aussi) pour déchiffrer, comprendre, mesurer l'écart, comprendre la situation historique, culturelle, les langues bibliques ... C'est votre propos, il est juste et bon mais il m'a donné ce sentiment : qu'est-ce que je peux entendre au texte ? La distance est telle ! Dieu est-il à ce point caché ? Je force le trait mais c'est la façon dont ça m'a touché. Pour finir sur ce point, je dirais qu'il y a peut-être là un phénomène ou un présupposé culturel très fort mais je résiste à l'idée que les cultures emportent tout. Je vois davantage les constances liées à la condition humaine. Je crois que je suis dans le monde de Dieu encore aujourd'hui et que l'Évangile a retenti dans ce même monde. Plutôt que l'étrangeté, la distance, l'altérité, je vois l'unité de la condition humaine.

Annick Vanderlinden. Vous dites que vous forcez le trait. Je peux vous rassurer : pour moi, vous ne le forcez pas du tout ! Je suis dans un domaine où l'écoute est prépondérante. Ce qui m'occupe et me préoccupe beaucoup, c'est la notion de plein et de creux, dans la lecture des textes bibliques aussi. C'est du coup moi qui vais forcer le trait mais j'ai parfois l'impression que vous représentez dans vos thèses Dieu *en plein*, c'est à dire qu'il est là, avec une clé de lecture christique (ça a été rappelé) mais c'est une représentation en plein. Je suis beaucoup plus sensible à une représentation en creux. Ça ne veut pas dire qu'elle est absente mais qu'elle est cachée. Le creux est quelque chose de tout à fait intéressant. Si vous avez envie d'avoir de l'eau dans votre main, vous faites un creux pour pouvoir recueillir l'eau, avoir une ressource aussi vitale que celle de l'eau. Quand vous rencontrez une personne et que vous voulez vous mettre à sa disposition pour écouter son histoire, si vous arrivez avec une représentation en plein, il y a fort à parier que vous n'entendrez pas grand chose et qu'elle ne vous racontera pas grand chose. Mais si vous arrivez avec une disponibilité d'écoute et une

mise à disposition pour pouvoir justement vous inscrire comme ce creux que vous faites avec la main, alors la personne va pouvoir y déverser sa parole et puis une parole pour elle-même.

C'est un présupposé de lecture (je le reconnais) par rapport au texte biblique : si je me mets à le lire en faisant ce creux, en essayant d'y récolter une parole qui peut devenir une parole de vie pour moi, par l'interpellation malgré toute l'altérité, l'étrangeté (on est aussi étranger à soi-même : il y a des parties de moi qui sont étrangères à moi-même, avant d'être l'autre, l'étranger commence d'abord à l'intérieur de moi), je peux à partir de là entendre l'interpellation, la parole de vie et en faire quelque chose. Peut-être que pour le moment, je ne peux rien en faire parce que ça m'est tellement étranger que ça me bouscule. Mais peut-être que dans dix ans, je me souviendrai de cette parole qui m'avait été dite ou laissée et qui devient ainsi beaucoup plus tard signifiante et porteuse de vie pour moi. Je résiste, c'est vrai, à cette tentation de vouloir faire du *tout signifiant*, du plein, quelque chose qui vient saturer l'espace. Quand c'est plein, il n'y a plus de mouvement, plus d'air, de possibilités de dialogue, il n'y a plus de place pour la différence. Je préfère les options *multi-entrées*, quelque chose qui risque de paraître très distant mais où du coup, il y a beaucoup de place, beaucoup d'espace.

Cindy Lüthi. Je signe et je suis absolument en accord avec les propos d'Erwan. Seulement, il me semble qu'il y a encore quelque chose à mettre en évidence.

J'entends et j'aime vous entendre parler de ce principe du vide et du plein qui m'interpelle et que je trouve formidable : pouvoir aller vers une personne avec de la réserve pour laisser cette personne pouvoir déverser. J'ai eu l'impression que nous ciblons le même objectif, autant votre thèse que notre thèse : le point 13 de vos propos qui est celui de la relation vivante avec Dieu. Et là je signe, amen, oui, amen !

Mais la question (que nous avons déjà un peu effleurée au début de notre débat), c'est le cheminement. J'ai l'impression que ce cheminement, avec tout ce que nous avons dit théologiquement, est vraiment très différent. Comment y parvient-on avec nos présupposés respectifs clairement opposés ? Comment nous amènent-ils à la proximité de Dieu et jusqu'où nous amènent-ils dans la proximité avec Dieu, avec tout notre bagage théologique respectif ? C'est là que je me questionne : toute la théologie dont nous avons parlé jusqu'à maintenant, jusqu'où me donne-t-elle une clarté de qui est Dieu ? Alors on va dire : c'est du *plein* ! Mais je crois que Dieu nous a créés tout un chacun avec un cœur qui a besoin de Dieu. Et quand ce cœur n'est pas habité de Dieu, il y a un énorme vide qui fait le mal-être de toute l'humanité. Quand nous sommes confrontés aux Écritures, j'ai justement l'impression que c'est pour nous remplir pleinement de la présence même de Dieu. La Parole vient nous démontrer qui est Dieu, nous permet de saisir avec confiance (et non pas avec une extrême réticence) si la parole est Dieu, de Dieu ou pas.

« Toute la théologie dont nous avons parlé jusqu'à maintenant, jusqu'où me donne-t-elle une clarté de qui est Dieu ? Alors on va dire : c'est du 'plein' ! Mais je crois que Dieu nous a créés tout un chacun avec un cœur qui a besoin de Dieu. Et quand ce cœur n'est pas habité de Dieu, il y a un énorme vide qui fait le mal-être de toute l'humanité. Quand nous sommes confrontés aux Écritures, j'ai justement l'impression que c'est pour nous remplir pleinement de la présence même de Dieu. »



Vous avez mentionné que vous ne croyez pas en un dogme mais en Dieu. Notre grande différence de positionnement quant à la Parole est certainement là. Je pense que notre façon d'approcher Dieu ne disjoint pas la *fides qua creditur* (c'est à dire la foi qui me permet de croire) et la *fides quæ creditur* (la foi que je crois, le contenu). Pour nous, en tant qu'évangéliques, les deux ne peuvent pas être séparées. Cela fait partie d'un ensemble pour vivre cette relation précieuse avec Dieu et avoir le cœur plein afin de peut-être justement le déverser plus loin, l'emmener plus loin et apporter l'amour au loin. Et qui est Dieu ? Eh bien c'est encore chaque jour une grande découverte et c'est toujours et encore la Parole qui va me révéler un aspect encore supplémentaire de qui est Dieu. N'y aurait-il pas entre le statut de l'Écriture et le « *Je crois en Dieu* » une profonde solidarité ? Une communication souterraine mais unifiée et efficace ? Oui, efficace, parce qu'elle procure une relation stimulante, apaisante, vraie et confiante par rapport à la Parole de Dieu et comment on la lit.

André Birmelé. Juste une brève réaction. Je suis là aussi en consonance avec beaucoup de choses que vous dites et l'incapacité d'enfermer Dieu dans un système, une idéologie, des phrases ... On est bien d'accord, ce n'est pas pour rien que l'Ancien Testament vous interdit même de nommer Dieu, de dire le nom de Dieu pour précisément le laisser être toujours cette relation nouvelle. Là où je voudrais que vous précisiez les choses : est-ce que vous pouvez vraiment dire que vous croyez *en* des dogmes et que vous croyez *en* des paroles (avec un petit p) ? Moi, je crois *en* Dieu et cela entraîne que je le dis avec des paroles mais je ne crois pas *en* des paroles. Vous dites : *fides qua*, *fides quæ* ... C'est médiéval et moi je prends Augustin qui distingue entre croire *en quelqu'un* et croire *quelque chose*, ce qui me semble extrêmement important. Alors dites-moi, est-ce que vous croyez vraiment *en* des textes bibliques ? Moi, je crois que je crois *en* Dieu et si je le dis avec les premiers témoins, vous allez le retrouver dans la confession de foi : « *Je crois en l'Esprit saint* » mais je ne crois pas *en* l'Église. L'Église est une conséquence. Mais dites-moi, est-ce que vous croyez *en* des dogmes ?

Cindy Lüthi. Je pense que nous croyons en l'Écriture qui est Parole de Dieu.

André Birmelé. Est-ce que vous croyez l'Écriture qui est Parole de Dieu ? Ou est-ce que vous croyez *en* l'Écriture ?

Cindy Lüthi. Je crois en l'Écriture qui est Parole de Dieu, qui a autorité de la Parole de Dieu. C'est la position que nous avons portée aujourd'hui.

Prochain numéro : le deuxième débat des Rendez-vous 2021 (Usages de la Bible pour faire autorité : travail à partir d'un cas concret) avec Christophe Singer et Arnaud Van den Wiele (Montpellier), David Bouillon et Frédéric Hamman (HET Pro).



Détail de *Saint Paul à sa table d'écriture* (Rembrandt, Leyde, 1629-1630, Germanisches Nationalmuseum, Nuremberg).



« Et qui est Dieu ? Eh bien c'est encore chaque jour une grande découverte et c'est toujours et encore la Parole qui va me révéler un aspect encore supplémentaire de qui est Dieu. N'y aurait-il pas entre le statut de l'Écriture et le « *Je crois en Dieu* » une profonde solidarité ? Une communication souterraine mais unifiée et efficace ? »